

DE
LA SERVITUDE
VOLONTAIRE
OU
LE CONTR'UN.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET C^{ie},
rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

DE
LA SERVITUDE

VOLONTAIRE

OU

LE CONTR'UN.

PAR

Estienne de La Boétie

(1548),

AVEC LES NOTES DE M. COSTE

ET UNE PRÉFACE

DE F. DE LA MENNAIS,

(1835).

PARIS.

PAUL DAUBRÉE ET CAILLEUX, ÉDITEURS,

RUE DU BOULOI, 23, HÔTEL DES DOMAINES.

1835



PRÉFACE.

Connu surtout par l'amitié qui l'unis-
soit à Montaigne et qui a inspiré à celui-ci
des pages si pleines de charme, Étienne de
La Boétie naquit à Sarlat, le 1^{er} novembre

1530, et mourut à Germignat près Bordeaux, le 18 août 1563. On a de lui plusieurs ouvrages, tous aujourd'hui assez ignorés. Le plus curieux, sans contredit, est celui dont l'auteur des *Essais* parle en ces termes :

« Ma suffisance ne va pas si avant que
» d'oser entreprendre un tableau riche,
» poly et formé selon l'art. Je me suis ad-
» visé d'en emprunter un d'Estienne de La
» Boëtie, qui honorera tout le reste de
» cette besogne. C'est un discours auquel
» il donna nom, *La Servitude volontaire* :
» mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien
» proprement rebatisé, le *Contre-un*. Il
» l'écrivit par manière d'essay, en sa pré-
» mière jeunesse, à l'honneur de la liberté

» contre les tyrans. Il court pieça ès mains
» des gens d'entendement, non sans bien
» grande et meritée recommandation, car
» il est gentil, et plein qu'il est possible (1). »

Cet écrit fort court a été joint à quelques éditions de Montaigne, mais nous ne savons point qu'on l'ait jamais imprimé séparément, ce qui peut expliquer pourquoi il est demeuré beaucoup moins connu qu'il ne nous semble mériter de l'être. Il appartient à une époque où, récemment sortis de la longue enfance du moyen-âge et bouillonnant de l'ardeur d'une jeunesse vigoureuse, les peuples s'essayaient, comme l'aiglon dans son aire, à prendre leur vol.

(1) *Essais*, liv. I. chap. xxvii.

Les arts jetoient un vif éclat et la science alloit naître. Elle apparoissoit à l'horizon telle que l'aube d'un jour splendide. Le siècle du Pérugin et de Michel-Ange préparoit les siècles de Galilée, de Descartes et de Newton, et ce travail extérieur en recouvroit un autre plus profond qui s'accomplissoit sourdement dans les entrailles mêmes de la société. Portant un regard scrutateur sur les opinions, les institutions, et aux maximes conventionnelles, à l'aide desquelles on avoit cherché à autoriser les faits, substituant l'idée immuable du droit, l'esprit humain commençoit à se demander si ce que le temps avoit établi, étoit bien ce qui devoit être, ce que légitimoient la justice, la raison, la conscience; question pleine de tempêtes, et qui devoit tôt ou tard changer la face du

monde. Le sentiment de la liberté se développait au fond des âmes, et si les disputes de religion n'étoient pas venues le détourner de son cours, si, en dehors de toute contention, il s'étoit allié au principe chrétien et identifié avec lui, nous ne doutons pas que l'Europe n'eût fait alors dans l'ordre politique des progrès pour le moins aussi rapides que ceux qui s'opérèrent dans des ordres différents. L'intérêt des princes, des classes et des corporations pour qui le peuple étoit une sorte de propriété commune qu'exploitoient leur orgueil et leur avarice, empêcha ce mouvement régénérateur, inconciliable avec les prérogatives exorbitantes que s'attribuoit la souveraineté partout plus ou moins absolue, et avec la hiérarchie de privilèges dont se composoit depuis long-temps l'or-

ganisation sociale. Pour démolir ce vieil édifice, il fallut que dix générations s'ussent au travail, et ce travail est loin d'être achevé. Le peuple, en plusieurs pays, a fait d'importantes conquêtes : mais que de combats n'a-t-il pas sans cesse à soutenir pour les conserver ! Là même où son affranchissement est le plus avancé, il traîne encore une partie de ses liens qu'incessamment le despotisme s'efforce de ressaisir et de renouer. Il semble que la lutte de la tyrannie et de la liberté doive être immortelle sur la terre ; et c'est pourquoi les âmes les plus fermes ont souvent besoin d'une parole sympathique qui les ranime, pour ne point défaillir dans la défense des sacrés droits de l'humanité. L'ouvrage d'Étienne de La Boétie nous a paru propre à remplir ce but. Une chaleur vraie ; une

éloquence de persuasion sans aucune emphase, des pensées quelquefois profondes, un rare esprit d'observation, une sagacité pénétrante qui résume en quelques traits principaux l'histoire si variée dans ses détails des oppresseurs de tous les temps, telles sont les qualités, peu ordinaires sans doute, qui distinguent le livre presque oublié que nous publions de nouveau.

On y reconnoît d'un bout à l'autre l'inspiration de deux sentiments qui dominent constamment l'auteur, l'amour de la justice et l'amour des hommes, et sa haine pour le despotisme n'est encore que cet amour même. Il montre d'abord que la servitude dans laquelle gémit une nation a toujours cela d'étrange que, pour en être délivré,

il suffiroit de ne pas s'en rendre complice, de ne pas fournir au tyran les moyens de la perpétuer: car c'est avec le secours qu'on lui prête, avec l'argent, avec la force de chaque individu pris à part, qu'il les asservit tous. Lorsqu'un peuple a ainsi forgé ses propres chaînes, alors il se lamente dans sa bassesse et dans sa misère; il voudroit se relever de sa dégradation, et il ne le peut plus; la rouille de l'esclavage a usé les ressorts de sa vie; il se tremousse en vain sous les fers qui l'écrasent. « Les lâches et engourdis ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien. » Une nation tombée en cet état n'est plus à elle-même; elle appartient au maître à qui elle s'est donnée. Il en dispose comme il lui plaît: plus de propriété assurée, plus même de famille. « Vous nourrissez vos enfans,

» afin qu'il les meine, pour le mieux qu'il
 » leur face, en ses guerres, qu'il les meine
 » à la boucherie, qu'il les face les ministres
 » de ses convoitises, les exécuteurs de ses
 » vengeances. » Il prend quelques-uns des
 plus robustes, il les arme, les discipline;
 puis, au besoin, il leur commande de tuer
 leurs pères, leurs frères, leurs mères, leurs
 sœurs, et ils tuent. Cela s'est vu toujours.

Cherchant ensuite quelle est la base de
 toute vraie société, La Boétie la trouve dans
 l'égalité native des hommes, égalité de
 droits proclamée nettement pour la pre-
 mière fois dans l'Évangile, et qui n'em-
 pêche pas que « la Nature, ministre de
 » Dieu, en faisant le partage des présents
 » qu'elle nous donnoit, n'ait fait quelques

» avantages de son bien , soit au corps ou
 » à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres ;...
 » voulant par là faire place à la fraternelle
 » affection, afin qu'elle eust où s'employer,
 » ayans les uns puissance de donner aide ,
 » et les autres besoin d'en recevoir. » Et
 puisque nous naissons tous égaux, « il
 » ne faut pas faire doute que nous ne
 » soyons tous naturellement libres : et ne
 » peut tomber en l'entendement de per-
 » sonne, que Nature ait mis aucun en servi-
 » tude, nous ayant tous mis en compagnie. »

Opposée à la nature, la servitude est
 donc opposée au droit. Le droit c'est la
 liberté voulue par la Cause suprême qui
 n'a pas créé l'homme dans le servage de
 l'homme, et là où la liberté n'existe point,

on vit sous un régime tyrannique. Or
« il y a trois sortes de tyrans. Les uns ont
» le royaume par l'élection du peuple, les
» autres par la force des armes, les autres
» par la succession de leur race. Ceux qui
» l'ont acquis par le droit de la guerre, ils
» s'y portent ainsi qu'on connoist bien
» qu'ils sont, comme on dit, en terre de
» conquête. Ceux qui naissent Roys, ne
» sont pas communément guères meilleurs :
» ains estans nais et nourris dans le sang
» de la tyrannie, tirent avec le laict la na-
» ture du tyran, et font estat des peuples
» qui sont sous eux, comme de leurs serfs
» héréditaires : et selon la complexion en
» laquelle ils sont plus enclins, avares ou
» prodigues, tels qu'ils sont, ils font du
» Royaume comme de leur héritage. Celui
» à qui le peuple a donné l'Estat, devoit

» être (comme semble) plus supportable : et le
» seroit, comme je croy, n'estoit que dès lors
» qu'il se void eslevé par dessus les autres
» en ce lieu, flatté par je ne scay quoy qu'on
» appelle *la grandeur*, il délibère de n'en
» bouger point. Communément celuy-là
» fait estat de la puissance que le peuple
» luy a baillée, de la rendre à ses enfans.
» Or dès lors que ceux-là ont prins ceste opi-
» nion, c'est chose estrange de combien
» ils passent en toutes sortes de vices, et
» mesmes en la cruauté, les autres tyrans.
» Ils ne voyent autre moyen pour assurer
» la nouvelle tyrannie, que d'estendre fort
» la servitude, et estranger tant les sujets
» de la liberté, encores que la mémoire en
» soit fresche, qu'ils la leur puissent faire
» perdre. Ainsi, pour en dire la vérité, je
» voy bien qu'il y a entre eux quelque dif-

» sérence, mais de choix je n'en voy point :
 » et estant les moyens de venir au règne
 » divers, toujours la façon de regner est
 » quasi semblable. Les esleus, comme s'ils
 » avoyent prins des taureaux à domter,
 » les traittent ainsi : les conquérans pensent
 » en avoir droit comme de leur proie ; les
 » successeurs, d'en faire ainsi que de leurs
 » naturels esclaves. »

Après avoir ainsi décrit les trois espèces principales de ce genre monstrueux appelé tyrannie, il explique par quels moyens les tyrans essaient de se maintenir. Et d'abord ils isolent les hommes, afin de prévenir tout concert entre eux. Ils les empêchent de s'associer et même de se réunir, interdisant avec grand soin la communi-

cation naturelle des esprits par la parole soit orale, soit écrite. De la sorte, « ceux » qui ont gardé malgré le temps la dévotion à la Franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait, en demeure sans effect, » pour ne s'entre-conoistre point. La liberté leur est toute ostée de faire et de parler, et quasi de penser. Ils demeurent tous singuliers en leurs fantaisies. »

Un autre instrument de servitude est la corruption. Les tyrans *efféminent leurs hommes*, et tâchent d'étourdir la multitude et de l'énerver par des spectacles, des jeux, des fêtes propres à amollir les mœurs, sans parler de la protection qu'ils accordent à leur dépravation directe. « Ainsi les peuples assottis, trouvant beaux ces passe-

» temps , amusés d'un vain plaisir qui leur
» passe devant les yeux, s'accoutument à
» servir aussi ni aisement, mais plus mal, que
» les petits enfans , qui pour voir les lui-
» sans images de livres illuminés, appren-
» nent à lire. » Les nations , au contraire ,
exemptes du joug d'un maître, se recon-
noissent au mâle caractère de leurs diver-
tissemens publics , destinés eux aussi à
former les citoyens , à leur faire aimer la
patrie, à les exercer à la défendre. Le
théâtre et les chants populaires indiquent
autant que les lois, et quelquefois mieux,
sous quel genre de gouvernement vit un
pays , s'il est libre, ou s'il est esclave.

La Boétie fait remarquer ensuite une
autre ruse de la tyrannie, qui est *de se*

mettre la religion devant pour garde-corps. « A-t-il jamais esté que les tyrans, » pour s'asseurer, n'ayent toujours tasché » d'accoustumer le peuple envers eux, non » pas seulement à l'obeissance et servitude, » mais encores à devotion? » Qu'on se rappelle ici le catéchisme publié par le czar Nicolas et les enseignements qu'il contient, non seulement sur la soumission, l'amour, le dévouement aveugle, mais encore sur *le culte dû à l'Autocrate*, l'on verra si les traditions du despotisme se perdent jamais, s'il n'est pas toujours également prêt à abuser de ce qu'il y a de plus saint, pour s'en faire un moyen exécrationnable de domination. C'est là, sans aucun doute, une des causes qui ont le plus altéré le sens moral, en affoiblissant la foi religieuse parmi les hommes. On la leur

a rendue au moins suspecte en l'identifiant avec la servitude. Parce que l'ordre est nécessaire dans la société, on en a conclu qu'un étoit entre tous choisi de Dieu pour le maintenir, et qu'une fois établi, quel qu'il fût et quoi qu'il fit, lui résister c'étoit résister à Dieu même: doctrine athée, dont l'inévitable effet est de conduire les peuples au dernier degré de l'abrutissement ou de l'impiété, et ordinairement de l'un et de l'autre.

« Que celui qui veut être le premier entre tous, soit le serviteur de tous. » Cette parole qui ne passera point, a désormais été comprise, et, quoi qu'on fasse, elle sera le fondement de la société future. Toute

doctrine opposée rentrera dans l'enfer d'où elle est sortie.

L'isolement, le silence, la corruption, une fausse idée du devoir religieux qui trompe et intimide la conscience, tels sont les principaux moyens qu'emploient les tyrans pour tenir les peuples sous leur sujétion. Ils y emploient aussi la force brutale, s'entourant de satellites qui veillent à leur défense, exécutent leurs commandements, répandent la terreur qui prévient l'insurrection, ou l'étouffent dans le sang. De là les armées permanentes, indispensables à tous les despotes, et à qui les nations modernes doivent la ruine de leurs finances, car la même nécessité qui a obligé à les créer, oblige à les augmenter tou-

jours. Seules , elles seroient cependant de peu de secours à ceux dont elles sont destinées à soutenir la puissance ; car , outre qu'ils n'en peuvent jamais être parfaitement sûrs, parce que elles aussi ont à supporter le poids du despotisme et ses insolents caprices, la plus grande force matérielle est en définitive toujours celle du peuple. Il est donc nécessaire qu'ils cherchent un autre appui , que dans la société générale ; ils organisent une société particulière à qui profite l'oppression de celle-là , et qui ait dès lors le même intérêt que le despote à la perpétuer.

« Qui pense , dit à ce sujet La Boétie ,
» que les hallebardes des gardes , l'assiette
» du guet, garde les tyrans , à mon juge-

» ment se trompe fort..... On ne le croira
» pas du premier coup : toutesfois il est
» vray. Ce sont toujours quatre ou cinq
» qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq
» qui lui tiennent le pays tout en servage.
» Toujours il a esté que cinq ou six ont eu
» l'oreille du tyran, et s'y sont approchez
» d'eux-mêmes, ou bien ont été appellez
» par luy, pour estre les complices de ses
» cruautéz, les compagnons de ses plai-
» sirs, et communs au bien de ses pilleries.
» Ces six addressent si bien leur chef,
» qu'il faut pour la société qu'il soit mes-
» chant, non pas seulement de ses mes-
» chancetez, mais encores des leurs. Ces
» six ont six cens qui profitent sous eux,
» et font de leurs six cens ce que les six
» font au tyran. Ces six cens tiennent sous
» eux six mille qu'ils ont eslevez en estat,

» ausquels ils ont fait donner , ou le gou-
» vernement des provinces , ou le manie-
» ment des déniers , afin qu'ils tiennent la
» main à leur avarice et cruauté , et qu'ils
» l'exécutent quand il sera temps , et facent
» tant de mal d'ailleurs , qu'ils ne puissent
» durer que sous leur ombre , ni s'exem-
» pter que par leur moyen des loix et de la
» peine. Grande est la suyte qui vient
» après de cela. Et qui voudra s'amuser à
» devuyder ce filet , il verra que non pas
» les six mille , mais les cent mille , les
» millions , par cette corde tiennent au
» tyran..... Tout le mauvais , toute la lie
» du royaume , je ne dis pas un tas de lar-
» ronceaux et d'essorillez , qui ne peuvent
» guères faire mal ny bien en une Repu-
» blique : mais ceux qui sont taxez d'une
» ardente ambition et d'une notable ava-

» rice, s'amassent autour de luy, et le sous-
» tiennent pour avoir part au butin, et
» estre sous le grand tyran, tyranneaux
» eux-mêmes..... En somme l'on en vient là
» par les faveurs, par les gains, ou regains
» que l'on a avec les tyrans, qu'il se trouve
» quasi autant de gens à qui la tyrannie
» semble être profitable, comme de ceux
» à qui la liberté seroit agréable..... Ainsi
» le tyran asservit les sujets les uns par le
» moyen des autres, et est gardé par ceux
» desquels, s'ils valaient rien, il se de-
» vroit garder.... Il n'est pas qu'eux-mesmes
» ne souffrent quelquefois de luy; mais ces
» perdus, ces abandonnez de Dieu et des
» hommes, sont contents d'endurer du mal
» pour en faire, non pas à celuy qui leur
» en fait, mais à ceux qui en endurent
» comme eux, et qui n'en peuvent mais. »

On sera, je crois, frappé de la justesse de ces observations où, dans la naïveté du langage, se décèle un esprit si pénétrant. C'est, en quelques pages, l'histoire complète de la tyrannie; car, si les noms et les formes changent, le fonds ne change point; il se représente invariablement le même à toutes les époques, dans tous les pays.

Après avoir vu par quels expédients la tyrannie essaie de se maintenir, et peut réussir en effet, selon les circonstances, à se maintenir plus ou moins long-temps, il sera peut-être curieux de rechercher quelles chances de durée elle auroit, s'il arrivoit qu'elle s'établît aujourd'hui en Europe, dans une de ses contrées les plus

civilisées. Pour cela examinons l'effet que produiroit probablement chacun des moyens spécifiés par Étienne de La Boétie.

Il n'est pas douteux que , poussé par la crainte des complots qui tourmente sans relâche les gouvernements despotiques, celui que nous supposons ne cherchât à isoler les uns des autres le plus possible les citoyens, et que toute réunion, toute association ne fût rigoureusement interdite : tant il est vrai qu'on ne peut détruire la liberté sans combattre la nature qui porte d'elle-même les êtres doués d'intelligence à s'associer. Mais comment, à moins d'interrompre toutes les relations sociales, empêcher les hommes de s'entretenir en des lieux, à des jours con-

veus, de leurs intérêts, de leurs vœux, de leurs espérances, de s'assembler même en nombre suffisant pour concerter une action commune, s'ils le veulent? Rien en cela qui exige d'organisation spéciale; et si l'on en jugeoit une nécessaire, la loi qui la prohibe ne réussiroit qu'à la rendre secrète et d'autant plus forte qu'elle y attacheroit plus de danger. Un Rutli se trouveroit toujours pour entendre des serments de ceux que leur cœur presseroit de se dévouer à la délivrance de la patrie. La vigilance de Constantin et les horribles cruautés de ce monstre prévinrent-elles la conjuration de Varsovie et le soulèvement de la Pologne? En général le despotisme se trompe étrangement sur la puissance qu'il est enclin à attribuer aux peines. Les législations atroces créent des

mœurs atroces, et voilà tout. Si elles intimident les foibles, elles irritent et provoquent les ames énergiques ; car le péril aussi a je ne sais quoi qui tente. Elles font surtout qu'on ne s'arrête plus aux pensées modérées, et qu'on se porte d'abord aux résolutions extrêmes. La grande facilité des communications qui multiplie tous les rapports et par là même rend impossible de les surveiller, permettroit aux mécontents de s'entendre rapidement d'un bout du pays à l'autre. Ils se seroient bientôt connus et unis, sans que leur union offrît un caractère assez matériel pour que la violence pût l'atteindre. On compte à cet égard sur la police : autre illusion. Lorsque chacun est sur ses gardes, lorsqu'aucune des ruses, aucun des pièges infâmes de l'espionnage n'est ignoré de

personne, la police a beau jeter ses filets, elle n'en retire guère que quelques gens simples et quelques imprudents. Or ce ne sont pas d'ordinaire ceux-là qui font les révolutions. Les révolutions se font par le peuple, et toute action du peuple est imprévue parce qu'elle est soudaine. Quelques milliers de mouchards de plus auroient-ils sauvé en 89 la vieille monarchie, et la monarchie restaurée en 1830?

De ces considérations il résulte que, dans l'état actuel de la société européenne, le despotisme s'efforceroit en vain d'isoler les hommes pour les asservir, et que les entraves apportées au droit naturel d'association, les interdictions qui le frapperoient, les peines sévères qui sanc-

tionneroient ces interdictions, loin d'affermir la tyrannie, contribueroient à hâter sa chute, parce que le droit attaqué étant le droit de tous, droit d'ailleurs aujourd'hui indispensable à la vie des peuples, tous réagiroient instinctivement contre le pouvoir inique qui les en auroit dépouillés.

L'histoire n'offre aucun exemple d'un homme ou d'une classe d'hommes qui, voulant établir sa domination sur des bases durables, n'ait senti la nécessité de se rendre maître des esprits pour l'être de tout le reste. Qui obéit, s'il ne croit pas de son devoir d'obéir, obéit mal et n'obéit pas long-temps. Il est donc de l'essence du despotisme, sous quelque forme qu'il se produise, de chercher à diriger et à



réglementer la pensée ; et comme elle lui échappe toujours, il faut qu'il restreigne sa liberté en des bornes toujours plus étroites, ce qui, par une pente irrésistible, le conduit à la détruire complètement. Mais ne pouvant atteindre la pensée en elle-même, il la poursuit dans son expression, dans sa manifestation extérieure, c'est-à-dire, dans la parole et, là où elle existe, dans la presse, qui n'est que la parole dilatée et multipliée. Ainsi l'oppression de la presse est tout ensemble et un besoin de la tyrannie et un indice certain de tyrannie. Elle ressemble à ces plantes souterraines qui ne végètent que dans les ténèbres. Or, si une semblable tyrannie apparoissoit à l'époque présente chez un peuple civilisé, il arriveroit infailliblement deux choses : Quelque apparente facilité

qu'elle trouvât d'abord à ses mesures oppressives, elles ne tarderoient pas à se montrer vaines, en même temps qu'elles détermineroient une irritation sans cesse croissante ; car le prétexte dont elle auroit usé, prétexte d'ordinaire relatif à quelque circonstance passagère, perdrait chaque jour de sa valeur, et chaque jour aussi les esprits tenus en état de suspicion permanente sentiroient davantage la gêne et l'ignominie de la servitude à laquelle ils seroient condamnés.

Depuis la découverte de l'imprimerie il est devenu aussi impossible d'arrêter, pour la masse des hommes, la diffusion de la lumière intellectuelle, que celle de la lumière physique. L'unique effet des

prohibitions légales est, d'une part, d'obliger les écrivains à modifier, non pas le fonds des idées, mais les formes de l'expression, et ils n'en sont que mieux entendus, parce qu'on leur prête une attention plus curieuse et plus vive; et, d'une autre part, à substituer à la circulation publique des écrits une circulation clandestine presque toujours bien autrement active. Plus les peines sont sévères, moins elles peuvent, hors des cas très rares, être appliquées rigoureusement, et plus sont grands les bénéfices de la contrebande littéraire. Le despotisme a donc à lutter contre le courage des convictions fortes et contre la cupidité mercantile, aidées l'une et l'autre de la faveur qui s'attache constamment aux opinions persécutées. Que se propose-t-il d'ailleurs?

D'accréditer certaines maximes utiles à ses intérêts, et de ruiner tout principe contraire. Or interdire la discussion d'une doctrine quelconque, c'en est assez pour faire naître en tous la juste persuasion que ceux qui défendent de la discuter, sont intérieurement convaincus qu'elle ne sauroit soutenir l'examen, et n'ont aucune foi en sa vérité. Le soin même que l'on prend d'empêcher qu'on ne l'attaque, établit donc contre elle un préjugé universel légitimement fondé. Le prétendu droit d'un pouvoir incapable de se maintenir qu'en étouffant la raison humaine, devient une monstruosité qui révolte. Que si, de plus, l'interdiction porte sur des sujets traités déjà dans de nombreux écrits, et quel sujet n'a-t-on pas traité, discuté en tous sens depuis un siècle ? sur

des sujets intimement liés à la vie présente des peuples européens, on réimprimera ces anciens écrits dont chacun fera l'application; on jettera un voile sur sa pensée, voile transparent à travers lequel elle apparaîtra claire et lumineuse à l'œil attentif qui la cherche : et quand on voudra s'exempter de cette gêne, attaquer le front haut et combattre corps à corps la tyrannie, toujours on trouvera le moyen de publier dans un pays ce qui ne pourra l'être dans un autre, car l'oppression ne sauroit jamais peser également partout à la fois. Cependant cette oppression sans cesse aggravée excitera une telle haine que le pouvoir, pour sa défense, sera forcé de se précipiter dans les derniers excès. Bientôt après le sol tremblera; on entendra un bruit sourd, confus, puis un autre

bruit comme d'une pierre qui tombe : ce sera la pierre qui scelle le sépulcre du tyran.

Chez les anciens où l'esclavage étoit le sort ordinaire du pauvre, c'est-à-dire des quatre cinquièmes de la population, le despotisme pouvoit essayer d'amollir et d'efféminer par les plaisirs, les jeux, les spectacles, les hommes de condition libre, pour les rendre plus dociles au joug. Ce fut aussi, durant une partie du moyen-âge, la politique de quelques états, et aujourd'hui même qui ne sait combien, par un motif semblable, l'Autriche favorise, dans plusieurs de ses possessions, le dérèglement des mœurs? Toutefois, grâce au christianisme et aux mille changements

survenus dans la société, il ne sauroit exister désormais rien de comparable à ces énormes corruptions antiques qu'à peine même concevons-nous un peu sur les récits épars qui nous en sont restés. Nul pouvoir ne sauroit maintenant entretenir un peuple entier dans l'oïveté, amuser ses loisirs, satisfaire ses vices. Qu'est-ce que des mâts de cœcagne et quelques cervelas roulant une fois l'année dans la boue, près des fêtes de la Grèce et des spectacles en quelque sorte permanents des Romains ? De nos jours les gouvernements ne peuvent s'occuper que des plaisirs des classes aisées, et encore seulement dans les capitales, et principalement pour empêcher que les théâtres surtout ne deviennent un moyen de ranimer l'esprit public, ou une occasion de

manifester les secrets sentiments des cœurs. Le despotisme ne trouve donc là que des ressources bien foibles, s'il y en trouve aucunes.

La religion lui en offre de plus réelles en apparence. Qu'il parvint en effet à tromper la conscience des peuples, à leur persuader qu'il représente Dieu, et qu'en conséquence ils lui doivent une soumission pareille à celle due à Dieu même, il n'est pas douteux que cette croyance ne servît merveilleusement et plus que tout le reste à l'affermir. L'antiquité présente nombre d'exemples de dominations établies sur cette base. Cependant on les voit toutes finir par l'abus de la puissance qui, en se corrompant, cesse d'être reconaue

divine en celui qui l'exerce. On ne réussit jamais bien long-temps à rendre Dieu complice de la tyrannie.

Il pourroit arriver qu'elle recourût au même moyen chez des nations chrétiennes. Il y auroit peu à s'en inquiéter pour la liberté, mais beaucoup pour la religion que prostitueroient des hommes séduits, ou aveuglés. Ou les peuples se détacheroient d'elle, s'ils la croyoient incompatible avec les droits fondamentaux de l'humanité; ou si, plus heureusement pour eux et avec plus de raison, ils ne voyoient dans le criminel usage qu'on s'efforceroit d'en faire, qu'un abus sacrilège, ils prendroient en détestation les profanateurs de sa sainteté et de sa vérité; et si ce sen-

timent devenoit général, on toucheroit à l'une de ces grandes époques où tout se renouvelle à la fois dans le monde. Le christianisme est essentiellement une religion affranchissante, favorable à tous les progrès. Se servir de lui pour les arrêter, ce seroit donc l'opposer à lui-même : contradiction funeste dans ses effets immédiats, mais dont la Providence tireroit, comme toujours, un immense bien, par la séparation qui dégageroit le principe pur chrétien de ce qui l'altéroit momentanément.

Il n'est aucune puissance supérieure ou égale à celle du clergé, lorsque, pénétré du génie d'un peuple, il le guide fidèlement, selon les lois qui président au développement général, dans ses voies na-

turelles. Mais si, soit erreur, soit intérêt, il vient à contrarier ces lois impérissables, s'il essaie de retenir le peuple dans un état que le peuple a reconnu mauvais, de lui fermer le chemin de l'avenir, alors il perd toute sa puissance; on se méfie de sa parole, on l'enveloppe dans la haine qu'inspire le mal qu'il veut perpétuer, on le traite enfin en ennemi. Il vivoit de l'amour qu'on lui rendoit en échange du sien, de la foi qu'on avoit en lui; la foi et l'amour éteints, il meurt, et des voix de dérision et de malédiction sont les seuls chants qui accompagnent son convoi déshonoré.

L'Irlande et la Pologne ont jusqu'ici offert l'exemple d'un clergé fort par son union avec le peuple dont il a constam-

ment défendu les droits. Mais là où le prêtre s'allie avec le despotisme contre le peuple, qu'est-il ? que peut-il ? Le clergé anglican sauvera-t-il l'aristocratie usée que la nation repousse ? Les moines espagnols replaceront-ils don Carlos le légitime sur le trône de Philippe II ? rétabliront-ils le système sous lequel l'Espagne a tant souffert, est tant déchue ? Et cependant en quel pays l'influence propre de leur institution fut-elle jamais plus étendue ? Hier encore on disoit *l'Espagne monarchale*, et demain peut-être on chercheroit vainement, d'un bout à l'autre de la Péninsule, un de ces hommes naguère si puissants.

A cette époque donc, nulle crainte que

le ressort religieux puisse devenir, au sein de l'Europe civilisée, un instrument de servitude. Il se briserait plutôt dans la main qui l'emploieroit à cet infernal usage. Aussi verroit-on la tyrannie recourir avec plus de confiance à la force matérielle. Gênée par les lois protectrices de la sécurité individuelle, elle les aboliroit successivement jusqu'à la dernière, et confieroit ensuite sa propre sécurité à des juges vendus et à des baïonnettes stipendiées. Mais ces juges, dépourvus d'autorité morale, pourroient exercer des vengeances, infliger des peines, ordonner des supplices; ils ne rendroient pas la justice, et la justice en se retirant laisseroit un gouffre où le pouvoir qui l'auroit bannie de la société s'abîmeroit bientôt.

Ses armées ne le garderoient pas mieux, maintenant qu'on ne peut plus, comme à l'origine des sociétés européennes, leur livrer des pays entiers pour en faire leur proie. Il est vrai néanmoins que chez les nations mêmes sous tous les autres rapports sorties de la barbarie, il subsiste un reste de préjugé qui range le soldat sous la dépendance presque aveugle du chef politique quel qu'il soit. Il n'a pas encore parfaitement appris à distinguer l'obéissance passive de la brute, de la discipline militaire dont le plus simple bon sens reconnoît l'indispensable nécessité. Toutefois les armées nombreuses d'aujourd'hui recrutées parmi le peuple, et, quelque soin qu'on prenne pour les isoler de lui, en communication habituelle avec le peuple, ont cessé d'être étrangères à l'esprit public.

Si, dans l'idée qu'elles se font d'elles-mêmes, elles n'appartiennent pas assez exclusivement à la patrie qu'elles doivent défendre à l'intérieur et à l'extérieur, du moins ne sont-elles plus tellement inféodées à un ou plusieurs, qu'en toutes circonstances ils puissent en disposer selon leur caprice et leur intérêt. Il y a dans l'oppression, outre son poids écrasant, une honte qu'elles sentent, et dont elles ne veulent pas plus que le reste des citoyens supporter l'humiliation. Cela s'est bien vu partout où a éclaté un mouvement vraiment national, et cela se voit encore par l'attention des gouvernements absolus, soit à éloigner le plus possible chaque soldat de son pays natal, soit à fomenter entre l'armée entière et les citoyens de déplorables divisions sur lesquelles ils

fondent leur sûreté. Aucun d'eux néanmoins ne parviendra désormais à former un corps, tel qu'ils en auroient besoin, d'hommes totalement en dehors de la civilisation, sans liens de famille ni de patrie, sans pensée, sans volonté, indifférents au bien, au mal, à la liberté comme à l'esclavage du peuple, d'hommes-machines ayant, au lieu d'âme, une sorte d'instinct animal, et destinés seulement à garder le troupeau du maître. Plus, au contraire, l'esprit qui préside à la société moderne se développera, et rien n'en sauroit arrêter le développement voulu de Dieu, plus le soldat deviendra citoyen. Laissez donc les despotes compter leurs baïonnettes : ce n'est pas, croyez-moi, leur force qu'ils supportent, c'est la nôtre.

Toujours en soupçon de l'armée qui pourroit lui faillir à l'instant critique, la tyrannie chercheroit un plus sûr appui dans la corruption. Aidée et poussée par ces *cinq ou six* dont parle La Boétie, elle créeroit certaines classes privilégiées qui, seules investies des droits politiques, partageroient avec elle les avantages attachés au pouvoir, pouvoir absolu, puisqu'il seroit, sous quelque forme qu'il s'exercât, dépourvu de contrôle efficace et réel. Deux ou trois cent mille individus ainsi choisis constitueroient dans la nation une autre nation, une aristocratie dominatrice organisée pour contenir le peuple et pour l'exploiter. De concert avec le despote, ils feroient seuls les lois, et les feroient à son profit et au leur. Pour eux tous les emplois, toutes les charges, toutes les

commissions lucratives, *le gouvernement des provinces, le maniement des deniers*. Disposant du crédit et de la fortune publique, maîtres de l'administration civile et judiciaire, tout leur seroit matière à spéculation et moyen de richesse... Aussi quel dévouement à la tyrannie qui les auroit rendus *communs au bien de ses pilleries!* Ils ne la croiroient jamais, ni eux avec elle, assez à l'abri de ce qui subsisteroit d'esprit de liberté dans la nation. Leur pensée du jour et de la nuit seroit de l'étouffer dans la boue de leur législation infâme, infâme par son but, infâme par la bassesse de ses ruses hypocrites. Mais *cés perdus, ces abandonnés de Dieu et des hommes*, réussiroient-ils à fonder solidement leur despotisme et celui de leur maître? Assurément non. La masse du peuple,

insouciant en apparence et comme assoupi de lassitude après les combats précédents, se réveillerait irritée et terrible. Elle ne supporterait pas long-temps l'opprobre du joug qu'on lui aurait imposé en la trompant. Des millions d'hommes privés des franchises consacrées désormais par le droit public de toutes les nations libres, ne consentiraient certes point à y renoncer pour toujours, à les abdiquer au profit d'une caste supérieure dont ils seraient, eux et leurs enfants, le patrimoine incommutable. A aucun prix, ils n'accepteraient, sur le sol de la patrie, au milieu de la lumière qui a éclairé l'homme sur sa dignité, la condition de paria. Le despotisme le sentirait et, dans son effroi, il se livrerait au mauvais démon qui inspire, vers le temps de leur chute, les pouvoirs

iniques que le ciel a condamnés. Il diroit à ceux qu'il opprime : Je sais que de l'amour je ne puis vous en demander ; mais j'ai pour moi une autre puissance, celle de l'intimidation, de la peur. Tremblez donc, car c'est là mon Dieu, et, je l'ai résolu en moi-même, vous vous prosternerez devant lui.

Mais les exécrables insensés que séduiroient ces visions de bourreau, ces rêves de tigres à face humaine, dormiroient mal sur les ossements de leurs pieuses victimes. Le fantôme qu'ils auroient, dans leurs secrètes angoisses, évoqué de l'enfer, leur apparôitroit pendant le sommeil, et de son doigt glacé il leur montreroit tout près d'eux l'inexorable JUSTICE, qu'on n'inti-

amde point et à qui aucun crime n'échappe.

La terreur a régné en Europe, il y a quarante ans. Il seroit curieux de voir aujourd'hui sur une couronne le bonnet rouge de Marat.

Ce qui perd toutes les tyrannies, ce qui les perdrait en ce temps plus vite qu'en aucun autre, c'est l'impossibilité où elles sont de s'arrêter dans leurs voies. Quelque chose de fatal les entraîne; une nécessité en engendre une autre, de sorte que, forcées d'appesantir toujours plus l'oppression, de s'enfoncer toujours plus dans le mal, elles rencontrent enfin une autre né-

cessité supérieure à celle qui les pousse, l'invincible nécessité des lois qui régissent la nature humaine. Arrivées là, nul moyen d'avancer ni de retourner en arrière; et le passé les écrase contre l'avenir.

Si l'humanité tournoit dans un cercle, les hommes méchants pourroient espérer de reproduire à leur bénéfice ce qui fut déjà. Leur crime seroit toujours crime, mais il ne seroit plus sottise. Il leur seroit possible de recueillir quelque fruit de leur perversité, d'affermir leur puissance, de prolonger indéfiniment la servitude et la misère des peuples. Dieu n'a pas permis qu'il en fût ainsi. Il a soumis l'humanité à une loi de progression, qui n'est que la

loi même du développement de la liberté essentielle à tous les êtres intelligents. A mesure qu'ils savent davantage et qu'ils conçoivent mieux, la notion du droit, fondamentalement invariable, se modifie en eux, non parce qu'elle change, mais parce qu'elle s'éclaircit et s'étend. Or la force ne sauroit jamais prévaloir contre un droit connu; elle le combat vainement, le droit la dompte toujours : car le droit c'est la force suprême, l'irrésistible fatalité des êtres libres et doués de raison.

Cependant la connaissance et le sentiment d'un droit auparavant obscur ou ignoré, ne deviennent pas universels instantanément : tous ne participent pas à la fois aux progrès successifs de l'humanité.

Ce que les uns voient maintenant avec clarté, d'autres ne le voient pas encore, ou ne le voient que confusément; et lorsque la modification qui s'opère dans la notion du droit est profonde, il en résulte une de ces époques indécises qu'on appelle de transition, où la vieille idée luttant contre la nouvelle, ce qui étoit ne peut plus subsister, et ce qui sera ne peut être encore. Mais peu à peu les ténèbres reculent, la lumière devient plus intense et l'unité se rétablit, unité de raison et unité sociale, car la société n'est que l'expression de l'état général des intelligences dans un pays et dans un temps donné. Tout effort pour constituer une société opposée dans ses bases à ce que le peuple conçoit comme droit est donc la plus folle des entreprises et la plus criminelle; la plus folle,

puisqu'il faudroit pour qu'elle réussît, que les lois immuables de l'humanité fussent renversées ; la plus criminelle, puisqu'elle implique l'engagement de les renverser, et dès lors produit nécessairement d'horribles maux, des désastres dont nul ne sauroit prévoir l'étendue ni le terme.

Lorsque ceci arrive, il y a un moment où certains hommes honnêtes au fond et animés d'intentions droites, se font de bonne foi les auxiliaires de la tyrannie. Leur esprit trop foible pour comprendre ce qui se passe autour d'eux, s'émeut de je ne sais quelle crainte vague. Parce que le monde se déplace, ils se figurent qu'il va crôler. Vous ne les entendrez pas justifier le mal, mais accuser le bien. L'éta-

blissement d'un ordre social quelconque impliquant la destruction d'un ordre précédent, ils ne voient que cette dernière dans les changements à opérer, et ils appellent désordre toute tentative d'organiser le seul ordre actuellement possible. Ceux-ci ne sont pas la hache qui frappe, mais le manche sans lequel la hache ne frapperoit pas. Impuissants à consolider ce que rien ne sauroit maintenir, ils entravent tout ce qui auroit des conditions de durée, espèce de juste-milieu entre la vie et la mort, où se complaisent ces conservateurs qui, à leur insu, ne conservent que l'anarchie.

Pour vous qui avez foi aux destinées du genre humain, prenez courage, l'avenir

ne vous faillira point. Vous serez persécutés, tourmentés, mais jamais vaincus. Toute grande cause pour triompher exige de grands sacrifices. Il est nécessaire que la liberté ait ses confesseurs, ses martyrs, que pour elle quelques-uns descendent dans les cachots, et que d'autres s'en aillent, pauvres exilés, redire son saint nom aux échos des contrées lointaines :

**Libertà va *cantando*, che è si cara
Come sa chi per lei vita rifiuta.**



DE LA
SERVITUDE VOLONTAIRE
OU
LE CONTR'UN.



(a) D'avoir plusieurs Seigneurs aucun bien je ne voy.
Qu'un sans plus soit le maistre, et qu'un seul
soit le Roy,

ce dit Ulysse en Homere, parlant en public.
S'il n'eust dit, sinon

D'avoir plusieurs Seigneurs aucun bien je ne voy,
cela estoit tant bien dit que rien plus. Mais

(a) Iliad. L. II. vs. 204, 205.

au lieu que pour parler avec raison, il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puis que la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonable : il est allé adjonster tout au rebours,

Qu'un sans plus soit le maistre, et qu'un seul soit le Roy.

Toutefois à l'avanture il faut excuser Ulysse, auquel possible lors il estoit besoin d'user de ce langage, et de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armée, conformant (je croy) son propos plus au temps, qu'à la vérité. Mais à parler à bon escient, c'est un extreme malheur, d'estre sujet à un maistre, duquel on ne peut estre jamais assureé qu'il soit bon, puis qu'il est toujours en sa puissance d'estre mauvais quand il voudra. Et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extremement mal-heureux. Si ne veu-

je pas pour ceste heure debatre ceste question tant pourmenée, à saviour si les autres façons de Republicques sont meilleures que la Monarchie. A quoy si je vouldois venir, encores voudrois-je saviour, avant que mettre en doute, quel rang la Monarchie doit avoir entre les Republicques, si elle y en doit avoir aucun : pource qu'il est malaisé de croire, qu'il y ait rien de public en ce gouvernement, où tout est à un. Mais cette question est reservée pour un autre temps, et demanderoit bien son traité à part : ou plustost ameneroit quant et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup je ne voudrois sinon entendre; s'il est possible, et comme il se peut faire, que tant d'hommes, tant de Villes, tant de Nations, endurent quelques fois un Tyran seul, qui n'a puissance, que celle qu'on luy donne : qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer : qui ne

sauroit leur faire mal aucun , sinon lors qu'ils aiment mieux le souffrir, que luy contredire. Grand'chose certes, et toutesfois si commune, qu'il s'en faut de tant plus douloir, et moins esbahir, de voir un million de millions d'hommes servir miserablement, ayans le col sous joug, non pas contraints par une plus grande force, mais aucunement (ce semble) enchantez et charmez par le seul nom d'*Un*, duquel ils ne doyvent ni craindre la puissance, puis qu'il est seul, ni aimer les qualitez, puis qu'il est en leur endroit inhumain et sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle. Il faut souvent que nous obeyssions à la force, il est besoin de temporiser, on ne peut pas toujours estre le plus fort. Donc si une Nation est contrainte par là force de la guerre de servir à Un, comme la Cité d'Athenes aux trente Tyrans, il ne se faut pas esbaquir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident ou bien plustost ne s'esbahir, ni ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment et se reserver à l'advenir à

meilleure fortune. Nostre nature est ainsi, que les communs devoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie. Il est raisonnable d'aimer la Vertu, d'estimer les beaux faits, de conoistre le bien d'où l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre aise, pour augmenter l'honneur et avantage de celuy qu'on aime, et qui le merite. Ainsi donc, si les habitans d'un Pays ont trouvé quelque grand personnage, qui leur ait monstré par espreuve une grande prevoyance pour les garder, grande hardiesse pour les defendre, un grand soin pour les gouverner : si de là en avant ils s'apprivoisent de luy obeyr, et s'en fier tant que de luy donner quelques avantages, je ne sçay (1) si ce seroit sagesse : de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'avancer en lieu, où il pourra mal faire. Mais certes si ne pourroit-il faillir d'y avoir de la bonté, de ne

Sicubi boni

(1) Si ce seroit un acte de sagesse d'autant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, etc.

craindre point mal de celuy, duquel on n'a reçu que bien.

Mais, ô bon Dieu, que peut estre cela? Comment dirons-nous que cela s'appelle? Quel mal-heur est cestuy-là? Ou quel vice, ou plustost quel malheureux vice, voir un nombre infini, non pas obeyr, mais servir, non pas estre gouvernez, mais tyrannisez, n'ayans ni biens, ni parens, ni enfans, ni leur vie mesme, qui soit à eux? Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudroit despendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul : non pas d'un Hercules ne d'un Samson, mais d'un seul hommeau (2), et le plus souvent du plus lasche et

(2) *Hommeau*, petit homme : *Cotgrave* dans son *Dictionnaire François et Anglois*. On trouve *Hommet*, et *Hommelet*, dans *Nicot*.

femenin (3) de la Nation : non pas accoustumé à la poudre des batailles, mais encores à grand' peine au sable des tournois : non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette. Appellons-nous cela lâcheté? Disons-nous, que ceux-là qui servent, soient couards et recreus? Si deux, si trois, si quatre, ne se defendent d'Un, cela est estrange, mais toutefois possible. Bien pourra l'on dire lors à bon droit, que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille, endurent d'un seul, ne dira-on pas, qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas se prendre à luy, et que c'est non couardise; mais plustost mespris et desdain? Si l'on void, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes, n'assailir pas un seul, duquel le mieux traité de tous en reçoit mal d'estre serf et esclave : comment pourrons-nous nommer

(3) *Femenin*, *Feminin*, effeminé : *Cotgrave*.

cela? Est-ce lascheté? Or il y a en tous vices naturellement quelque borné, outre laquelle ils ne peuvent passer. Deux peuvent craindre Un, et possible dix : mais mille, mais un million, mais mille Villes, si elles ne se defendent d'Un, cela n'est pas couardise. Elle ne va point jusques-là, non plus que la vaillance ne s'étend pas, qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conquiere un Royaume. Donques quel monstre de vice est-cecy, qui ne mérite pas encore le tiltre de couardise? qui ne trouve de nom assez vilain, que Nature desavouë avoir fait, et la langue refuse de le nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes, d'un autre autant : qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres combataus pour leur franchise, les autres pour la leur oster : ausquels promettra-on par conjecture la victoire? Lesquels pensera-on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent

pour guerdon (4) de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils reçoivent, que la servitude d'autrui? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée, l'attente de pareil aise à l'advenir. Il ne leur souvient pas tant, de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qu'il conviendra à jamais endurer à eux, à leurs enfans, et à toute la posterité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite pointe de convoitise, qui se rebouche soudain contre le danger, et qui ne peut estre si ardente, qu'elle ne se doive, et semble estaindre par la moindre goutte de sang, qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de *Miltiade*, de *Leonide*, de *Themistocles*, qui ont esté données deux mille ans a, et vivent encores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des li-

(4) *Guerdon*, loyer, recompense : *Nicot*.

vres et des hommes, comme si c'eust esté l'autre hier, qu'elles furent données en Grece, pour le bien de Grece et pour l'exemple de tout le monde : qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soustenir la force de tant de navires, que la mer mesme en estoit chargée? De desfaire tant de Nations qui estoient en si grand nombre, que l'esquadron des Grecs n'eust pas fourny, s'il eust falu, des Capitaines aux armées des Ennemis? Sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours-là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la Liberté sur la Domination, et de la franchise sur la convoitise.

C'est chose (5) estrange, d'ouyr parler de la vaillance, que la liberté met dans le cœur de

(5) Merveilleuse, digne d'admiration.

ceux qui la defendent. Mais ce qui se fait en tous pays, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, et les prive de leur liberté : qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouyr dire, et non le voir? Et s'il ne se voyoit qu'en pays estranges, et lointaines terres, et qu'on le dist, qui ne penseroit que cela fust plustost feint et controuvé, que non pas veritable? Encores ce seul Tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de s'en defendre : il est de soy-mesme desfait, (6) mais que le Pays ne consente à la servitude. Il ne faut pas luy rien oster, mais ne luy donner rien. Il n'est point besoin que le pays se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont donc les Peuples mesmes, qui se laissent, ou

(6) *Pourvu que.* » Un homme sage, dit *Philippe de Comines*, sert bien en une compagnie de Princes, mais qu'on le veuille croire, et ne se pourroit trop acheter : L. I. c. 12.

4. à la L.

plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroyent quittes. C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge ; qui ayant le chois d'estre sujet, ou d'estre libre, quitte sa franchise, et prend le joug, qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, je ne l'en presserois point : combien que ce soit ce que l'homme doit avoir plus cher, que de se remettre en droit naturel ; et par maniere de dire, de beste revenir à homme. Mais encores je ne desire pas en luy si grande hardiesse. Je ne luy permets point, qu'il aime mieux une je ne sçay quelle seureté de vivre à son aise. Quoy ? si pour avoir la liberté, il ne luy faut que la desirer : s'il n'a besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-il Nation au monde, qui l'estime trop chere, la pouvant gagner d'un seul souhait ? Et qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien, lequel on devoit racheter au pris de son sang ? Et lequel perdu, tous les gens d'hon-

neur doyyent estimer la vie desplaisante, et la mort salutaire? Certes tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, et toujours se renforce, et plus il trouve de bois, et plus est prest d'en brusler, et sans que on y mette de l'eau pour l'estaindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy-mesme, et devient sans forme aucune et n'est plus feu : Pareillement les Tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruinent et destruisent, plus on leur baille, plus on les sert, d'autant plus ils se fortifient, deviennent toujours plus forts et plus frais, pour aneantir et destruire tout. Et si on ne leur baille rien, si on ne leur obeyt point, sans combattre, sans frapper ils demeurent nuds et desfaits, et ne sont plus rien : sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur et aliment devient une branche seiche et morte.

Les hardis, pour acquérir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger, les ad-
visez ne refusent point la peine. Les lasches
et engourdis ne savent ni endurer le mal ni
recouvrer le bien. Ils s'arrestent en cela, de
le souhaitter; la vertu d'y prétendre leur
est ostée par leur lascheté, le desir de l'avoir
leur demeure par la nature. Ce desir, ceste
volonté, est commune aux sages et aux in-
discrets, aux courageux et aux couards, pour
souhaiter toutes choses, qui estans acquises,
les rendroyent heureux et contens. Une seule
en est à dire, en laquelle je ne sçay comme
nature defaut aux hommes, pour la desirer.
C'est la Liberté, qui est toutesfois un bien si
grand, et si plaisant, qu'elle perdue, tous les
maux viennent à la file, et les biens mesmes
qui demeurent après elle, perdent entiere-
ment leur goust et saveur, corrompus par la
servitude. La seule Liberté, les hommes ne
la desirent point : non pas pour autre raison
(ce me semble) sinon pource que s'ils la de-

siroyent, ils l'auroyent : comme s'ils refu-
sroyent faire ce bel acquest seulement , parce
qu'il est trop aisé.

Pauvres gens et miserables , Peuples insen-
sez, Nations opiniastres en vostre mal, et
aveugles en vostre bien, vous vous laissez em-
porter devant vous le plus beau et le plus
clair de vostre revenu, piller vos champs, vol-
ler vos maisons, et les despoiller des meubles
anciens et paternels ! Vous vivez de sorte ,
que vous pouvez dire, que rien n'est à vous.
Et sembleroit, que meshuy ce vous seroit
grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos
familles et vos vies : et tout ce degast, ce
malheur, ceste ruine vous vient, non pas des
ennemis, mais bien certes de l'ennemy, et de
celoy que vous faites si grand qu'il est, pour
lequel vous allez si couragement à la
guerre, pour la grandeur duquel vous ne re-
fusez point de presenter à la mort vos per-

sonnes! Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos Villes : sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous luy faites, pour vous destruire. D'où a-il prins tant d'yeux? d'où vous espie-il, si vous ne les luy donnez? Comment a-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos Citez, d'où les a-il, s'ils ne sont des vostres? Comme a-il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mesmes? Comment vous oseroit-il courir sus, (7) s'il n'avoit intelligence avec vous? Que vous pourroit-il faire, si vous n'estiez recelleurs du larron qui vous pille? complices du meurtrier qui vous tuë, et traistres de vous-mesmes? Vous semez vos fruits, afin qu'il en fasse le degast : Vous meublèz et remplissez vos maisons, pour fournir à ses

(7) S'il n'étoit d'intelligence avec vous.

voleries : Vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure : Vous nourrissez vos enfans, afin qu'il les meine , pour le mieux qu'il leur face , en ses guerres, qu'il les meine à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances : Vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs : Vous vous affoiblissez, afin de le faire plus fort et roide, à vous tenir plus courte la bride. Et de tant d'indignitez, que les Bestes mesmes , ou ne sentiroyent point , ou n'endureroient point , vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolu de ne servir plus, et vous voila libres. Je ne veux pas que vous le poussiez , ny le bransliez , mais seulement ne le sousteniez plus ; et vous le verrez, comme un grand Colosse, à qui on a desrobbé la base, de son poids mesme fondre en bas, et se rompre.

Mais certes les Medecins conseillent bien , de ne mettre pas la main aux playes incurables : et je ne fay pas sagement , de vouloir en eey conseiller le Peuple , qui a perdu long tems y a toute conoissance , et duquel , puis qu'il ne sent plus son mal , cela seul monstre assez , que sa maladie est mortelle. Cherchons donc par conjecture , si nous en pouvons trouver , comment s'est ainsi si avant enracinée ceste opiniastre volonté de servir , qu'il semble maintenant , que l'Amour mesme de la Liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement , cela est , comme je croy , hors de nostre doute , que si nous vivions avec les droits que Nature nous a donnez , et les enseignemens qu'elle nous apprend , nous serions naturellement obeyssans aux parens , sujets à la Raison et serfs de personne , de l'obeyssance que chacun , sans autre advertissement que de son naturel , porte à ses pere et

mere. Tous les hommes sont tesmoins chacun en soy et pour soy, de la Raison, si elle naist avec nous, ou non : qui est une question debatuë au fond par les Academiques, et touchée par toute l'eschole des Philosophes. Pour ceste heure je ne penserois point faillir, en croyant, qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui entretenuë, par bon conseil et coustume, fleurit en vertu : et au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffée s'avorte. Mais certes s'il y a rien de clair et d'apparent en la Nature, et en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, que Nature, le Ministre de Dieu, et la Gouvernante des hommes, nous a tous faits de mesme forme, et, comme il semble, à mesme moule, afin de nous entreconnoistre tous pour compagnons ou plustost freres. Et si faisant les partages des presens qu'elle nous donnoit, elle a fait quelques avantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres : si n'a-elle

pourtant entendu nous mettre en ce monde, comme dans un champ clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles. Mais plustost faut-il croire, que faisant ainsi aux uns les parts plus grandes, et aux autres plus petites, (8) elle vouloit faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eust où s'employer, ayans les uns puissance de donner aide, et les autres besoin d'en recevoir. Puis douc que ceste bonne mere nous a donné à tous toute la Terre pour demeure, nous a tous logez aucunement en une mesme maison, nous a tous figurez en mesme paste, afin que chacun se peust mirer, et quasi reconnoistre l'un dans l'autre : si elle nous a tous en commun donné ce grand present de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser davantage, et faire par la commune et mutuelle déclara-

(8) Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle.

tion de nos pensées , une communion de nos volontez : Et si elle a tasché par tous moyens de serrer et estraindre plus fort le nœud de nostre alliance et societé : si elle a montré en toutes choses, qu'elle ne vouloit tant nous faire tous unis que tous uns : il ne faut pas faire doute, que nous ne soyons tous naturellement libres, puis que nous sommes tous compagnons : et ne peut tomber, en l'entendement de personne, que Nature ait mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compagnie.

Mais à la vérité c'est bien pour neant de débattre, si la Liberté est naturelle, puis qu'on ne peut tenir aucun en servitude, sans luy faire tort, et qu'il n'y a rien au monde si contraire à la Nature (estant toute raisonnable) que l'injure. Reste donc de dire que la Liberté est naturelle, et par mesme moyen (à mon avis) que nous ne sommes pas seulement.

nais en possession de nostre franchise, mais aussi avec affection de la defendre. Or si d'aventure nous faisons quelque doute en cela, et sommes tant abastardis, que ne puissions reconnoistre nos biens, ni semblablement nos naïves affections, il faudra que je vous face l'honneur qui vous appartient, et que je monte, par maniere de dire, les Bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature et condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu) si les hommes ne font trop les sounds, leur crient : *Vive Liberté*. Plusieurs y en a d'entr'elles, qui meurent sitost qu'elles sont prises, comme le poisson, qui perd la vie aussitost que l'eau : pareillement celles-là quittent la lumiere, et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaux avoient entre eux leurs rangs et préeminences, ils feroient (à mon advis) de liberté leur noblesse. Les autres, des plus grandes jusques aux plus petites, lors qu'on les prend, font si grande resistance des ongles, de cornes, de

pieds, de bec, qu'elles déclarent assez com-
 bien elles tiennent cher ce qu'elles perdent.
 Puis estans prises, nous donnent tant de si-
 gnes apparens de la connoissance qu'elles ont
 de leur malheur, qu'il est bel à voir, que
 d'ores en là ce leur est plus languir que vivre,
 et qu'elles continuent leur vie, plus pour plain-
 dre leur aise perdu, que pour se plaindre en servi-
 tude. Que veut dire autre chose l'Elephant, qui
 s'estant defendu jusques à n'en pouvoir plus,
 n'y voyant plus d'ordre, estant sur le point
 d'estre prins, il enfonce ses maschoires, et
 casse ses dents contre les arbres, sinon que le
 grand desir qu'il a de demeurer libre, comme
 il est nay, (9) luy fait de l'esprit, et l'advise de
 marchander avec les chasseurs, si pour le pris
 de ses dents il en sera quitte, et s'il sera receu
 à bailler son yvoire, et payer ceste rançon
 pour sa liberté. Nous appostons le cheval, des-
 lors qu'il est nay, pour l'appivoisir à servir :

(9) Lui donne de l'esprit, et lui fait venir la pensée de marchander avec les chasseurs, etc.

et si ne le savons-nous tant flatter, que quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne ruë contre l'esperon, comme (ce semble) pour monstrier à la nature; et tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contrainte. Que faut-il donc dire?

Mesmes les bœufs sous les pieds du joug (10) geignent.
Et les oiseaux dans la cage se plaignent,

comme j'ay dit ailleurs, autres fois, passant le temps à nos rimes Françoises. Car je ne craindrois point, escrivant à toy (ô Longa) mesler de mes vers, desquels je ne lis jamais, que pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi donc puis que toutes choses, qui ont sentiment deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subjection, et courent après la Liberté: Puis que les bestes, qui encores sont faites pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à ser-

(10) *Gemissent.* — GEINDRE. gemere, *Nicot.*

vir, qu'avec protestation d'un desir contraire : quel malencontre a esté cela , qui a peu tant desnaturer l'homme , seul nay (de vray) pour vivre frauchement , de luy faire perdre la souvenance de son premier estre , et le desir de le reprendre?

Il y a trois sortes de Tyrans. Je parle des meschans Princes. Les uns ont le royaume par l'élection du peuple , les autres par la force des armes , les autres par la succession de leur race. Ceux qui l'ont acquis par le droit de la guerre , ils s'y portent ainsi qu'on conoist bien , qu'ils sont , comme on dit , en terre de conquete. Ceux qui naissent Roys , ne sont pas communément gueres meilleurs : ains estans nais et nourris dans le sang de la Tyrannie , tirent avec le laict la nature du tyran , et font estat des peuples qui sont sous eux , comme de leurs serfs hereditaires : et selon la complexion en laquelle ils sont plus enclins ,

avares ou prodigues, tels qu'ils sont, ils font du Royaume, comme de leur heritage. Celuy à qui le peuple a donné l'Estat, devoit estre (ce me semble) plus supportable : et le seroit, comme je croy, n'estoit que deslors qu'il se void eslevé par dessus les autres en ce lieu, flatté par je ne sçay quoy, que l'on appelle *la grandeur*, il delibere de n'en bouger point. Communément, celuy-là fait estat de la puissance que le peuple luy a baillée, de la rendre à ses enfans. Or deslors que ceux-là ont prins ceste opinion, c'est chose estrange, de combien ils passent en toutes sortes de vices, et mesmes en la cruauté, les autres tyrans. Ils ne voyent autre moyen, pour asseurer la nouvelle Tyrannie, que d'estendre fort la servitude, et estranger tant les sujets de la Liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi pour en dire la verité, je voy bien qu'il y a entre eux quelque difference, mais de choix je n'en voy point : et estant les moyens de venir aux

regnes divers, tousjours la façon de regner est quasi semblable. Les esleus, comme s'ils avoyent prins des taureaux à domter, les traittent ainsi : les conquerans pensent en avoir droit, comme de leur proye : les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'avanture il naissoit aujourd'huy quelques gens, tous neufs, non accoustumés à la sujettion, ny affriandez à la liberté, et qu'ils ne sceussent que c'est ni de l'un ni de l'autre, ni à grand' peine des noms : si on leur presentoit, ou d'estre sujets, ou vivre en liberté, à quoi s'accorderoyent-ils ? Il ne faut pas faire difficulté, qu'ils n'aimassent trop mieux obeyr seulement à la Raison, que servir à un homme ; sinon possible que ce fussent ceux d'Israël, qui sans contrainte ny sans aucun besoin, se firent un tyran : duquel peuple je ne ly jamais l'histoire, que je n'en

aye trop grand despit, quasi jusques à devenir inhumain, pour me resjouir de tant de maux qui leur en advindrent. Mais certes tous les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assujettir, il faut l'un des deux, ou qu'ils soyent contraints, ou deceus: contraints par les armes estrangeres, comme Spartes et Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la Seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat. Par tromperie perdent-ils souvent la Liberté: et en ce ils ne sont pas si souvent seduits par autruy comme ils sont trompez par eux mesmes. Ainsi le Peuple de Syracuse, la maistresse ville de Sicile (qui s'appelle aujourd'huy Saragosse) estant pressé par les guerres, inconsiderément ne mettant ordre qu'au danger, esleva *Denys* le premier, et luy donna charge de la conduite de l'armée: et ne se donna garde, qu'elle l'eut fait si grand, que cette bonne piece-là, revenant victorieux, comme s'il n'eust

pas vaincu ses ennemis , mais ses citoyens, se fit de Capitaine Roy, et de Roy Tyran. Il n'est pas croyable, comme le peuple, deslors qu'il est assujetty, tombe soudain en un tel et si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'éveille pour la r'avoir, servant si franchement, et tant volontiers, qu'on diroit à le voir, qu'il a, non pas perdu sa liberté, mais sa servitude. Il est vray, qu'au commencement l'on sert contraint, et vaincu par la force : mais ceux qui viennent après, n'ayans jamais veu la liberté, et ne sachans que c'est, servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avoyent fait par contrainte. C'est cela, que les hommes naissent sous le joug, et puis nourris et eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentans de vivre, comme ils sont nais, et ne pensans point avoir d'autre droit, ny autre bien, que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue et noncha-

lant, qui quelque-fois ne passe les yeux dans ses registres, pour entendre s'il jouyt de tous les droits de sa succession, ou si l'on a rien entrepris sur luy, ou son predecesseur. Mais certes la Coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aucun endroit si grande vertu qu'en cecy, de nous enseigner à servir : et (comme l'on dit de Mithridate, (11) qui se fit ordinaire à boire le poison) pour nous apprendre à avaler, et ne trouver pas amer le venin de la servitude. L'on ne peut pas nier, que la nature n'ait en nous bonne part, pour nous tirer là où elle veut, et nous faire dire ou bien ou mal nais : mais si faut-il confesser, qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume : pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu : et la nourriture nous fait tousjours de sa façon, comment que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien, que la nature

(11) Qui se fit une habitude de boire du poison.

met en nous, sont si menuës et glissantes qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire. Elles ne s'entretiennent pas plus aisément, qu'elles s'abastardissent, se fondent, et viennent en rien : ne plus ne moins que les (12) fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardent bien, si on les laisse venir : mais ils le laissent aussi tost, pour porter d'autres fruicts estrangers, et non les leurs selon qu'on les ente. Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel et singularité : mais toutefois le gel, le temps, le terrouer ou la main du Jardinier, ou adjoustant, ou diminuent beaucoup de leur vertu. La plante qu'on a veüe en un endroit, on est ailleurs empesché de la reconnoistre. Qui verroit les *Venetiens*, une poignée de gens, vivans si librement, que le plus meschant d'entre eux ne voudroit pas estre Roy, et tout ainsi nais et nourris, qu'ils ne connoissent point

) Les arbres fruitiers.

d'autre ambition, sinon à qui mieux advisera à soigneusement entretenir leur Liberté : ainsi apprins et faits dans le berceau, ils ne prendroyent point tout le reste des felicitéz de la terre, pour perdre le moindre point de leur franchise. Qui aura veu, dy-je, ces personnages-là, et au partir de là s'en ira aux terres de celui, que nous appellons le Grand Seigneur, voyant là des gens, qui ne peuvent estre nais, que pour le servir, et qui pour le maintenir abandonnent leur vie : Penserait-il que les autres et ceux-là eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimerait pas, que sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de Bestes? Lycurgue le policeur de Sparte, ayant nourry (ce dit-on) deux chiens tous deux freres, tous deux allaictéz de mesme laict, (13) l'un engraisé à la cuisine, l'autre accoustumé par les champs au son de la

(13) Ceci est pris d'un traité de *Plutarque*, intitulé, *Comment il faut nourrir les Enfans*, ch. 2 de la traduction d'*Amyot*.

trompe et (14) du huchet : voulant monstrier au peuple Lacedemonien, que les hommes sont tels, que leur nourriture les fait, mit les deux chiens en plein marché, et entre eux une soupe et un lievre : l'un courut au plat, et l'autre au lievre. Toutefois (ce dit-il) si sont-ils freres. Doncques celuy-là avec ses Loix et sa Police nourrit et fit si bien les Lacedemoniens, que chascun d'eux eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de reconoistre autre Seigneur que la Loy et le Roy.

Je pren plaisir de ramentevoir un propos, que tindrent jadis les Favoris de Xerxes, le grand Roy de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxes faisoit ses appareils de grande armée, pour conquerir la Grece, il envoya ses Ambassadeurs par les Citez Gregeoises, de-

(14) Du Cor. *Huchet*, dit Nicot, c'est un Cornet dont on huche, ou appelle les Chiens, — et dont les Postillons usent ordinairement.

mander de l'eau et de la terre (c'estoit la façon que les Perses avoyent de sommer les Villes). A Sparte ny à Athenes n'envoya-il point : pource que de ceux que (15) Daire son pere y avoit envoyez, pour faire pareille demande, (16) les Spartiates et les Atheniens en avoyent jetté les uns dans les fossez, les autres ils avoient fait sauter dedans un puits, leur disans, qu'ils prinssent là hardiment de l'eau et de la terre, pour porter à leur Prince. Ces gens ne pouvoient souffrir, que de la moindre parole seulement on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsi usé, les Spartiates coururent qu'ils avoyent encouru la haine des Dieux mesmes, specialement de Talthybie Dieu des herauts. Ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs Citoyens, pour se presenter à luy qu'il fit d'eux à sa

(15) Ou, comme nous disons aujourd'hui, *Darius*. Roi des Perses, fils d'*Hystaspe*, le premier de ce nom.

(16) *Herodote*, Liv. VII, pag. 421, 422. Edit. Gronov.

guise, et se payast de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé (17) Specte, l'autre (18) Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement. Ils y allerent, et en chemin ils arriverent au Palais d'un Perse, que on appelloit (19) Gidarne, qui estoit Lieutenant du Roy en toutes les Villes d'Asie, qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement. Et apres plusieurs propos, tombans de l'un en l'autre, il leur demanda, pourquoy ils refusoient tant l'amitié du Roy. (20) *Croyez (dit-il) Spartiates, et connoissez par moy, comment le Roy sçait honorer ceux qui le valent, et pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme. Si vous estiez à luy, et qu'il vous eust conus, il n'y a celuy d'entre vous,*

(17) Ou plutôt, *Sperthies*. comme le nomme Herodote, L. VII, p. 421.

(18) *Ibid.*

(19) Ou plutôt *Hydarnés*, *ibid.*

(20) *Herodot. L. VII, p. 422.*

qui ne fust Seigneur d'une Ville de Grece.
 « En cecy, Gidarne, tu ne nous sçaurais don-
 » ner bon conseil (dirent les Lacedemoniens)
 » pource que le bien que tu nous promets,
 » tu l'as essayé, mais celuy dont nous jouys-
 » sons, tu ne sçais que c'est : tu as espruvé
 » la faveur du Roy, mais la Liberté, quel
 » goust elle a, combien elle est douce, tu
 » n'en sçais rien. Or si tu en avois tasté toy-
 » mesme, tu nous conseillerois de la defendre,
 » non pas avec la lance et l'escu, mais avec
 » les dents et les ongles. » Le seul Spartiate di-
 soit ce qu'il falloit dire : mais certes l'un et
 l'autre disoyent, comme ils avoyent esté nour-
 ris. Car il ne se pouvoit faire que le Perse eust
 regret à la liberté, ne l'ayant jamais euë, ny
 que le Lacedemonien endurast la subjection,
 ayant gousté la franchise.

(21) Caton l'Utican, estant encores enfant

(21) Ou, comme nous parlons aujourd'hui, *Caton d'Utique.*

et sous la verge, alloit et venoit souvent chez Sylla le Dictateur, tant pource qu'à raison du lieu et maison, dont il estoit, on ne luy fermoit jamais les portes, qu'aussi ils estoient proches parens. Il avoit tousjours son maistre quand il y alloit, comme avoyent accoustumé les enfans de bonne part. Il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa presence, ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les autres, l'un estoit banny, l'autre estranglé, l'un demandoit (22) le confisq d'un Citoyen, et l'autre la teste. En somme, tout y alloit, non comme chez un Officier de la Ville, mais comme chez un Tyran du Peuple, et c'estoit non pas un parquet de Justice, mais une caverne de Tyrannie. Ce noble enfant (23) dit à son maistre : *Que ne me donnez-vous un poignard? Je le cacheraï*

(22) La confiscation. *Cotgrave*, dans son Dictionnaire François et Anglois.

(23) Plutarque dans la Vie de Caton d'Utique, I de la traduction d'*Amyot*.

sous ma robbe. J'entre souvent dans la chambre de Sylla, avant qu'il soit levé. J'ai le bras assez fort pour en depescher la Ville. Voyla vraiment une parole appartenante à Caton. C'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et neantmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on conte seulement le fait tel qu'il est, la chose mesme parlera, et jugera-on à belle aventure, qu'il estoit Romain, et nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, et lors qu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? Non pas certes que j'estime que le pays et le terrouer parfacent rien. Car en toutes contrées, en tout air, est contraire la subjection, et plaisant d'estre libre.

Mais parce que je suis d'avis, qu'on ait pitié de ceux qui en naissant se sont trouvez le joug au col, et que ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayans jamais veu seulement l'ombre de la Liberté, et n'en

estans point advertis, ils ne s'apperçoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelques pays (comme dit Homere des Gimmeriens) où le Soleil se monstre autrement qu'à nous, et après leur avoir esclairé six mois continuels, il les laisse sommeillans dans l'obscurité, sans les venir revoir de l'autre demie année : ceux qui naistroyent pendant ceste longue nuict, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'esbahiroit-on, si n'ayans point veu de jour, ils s'accoustumoyent aux tenebres, où ils sont nais, sans desirer la lumiere? On ne plaint jamais ce qu'on n'a jamais eu, et le regret ne vient point, sinon après le plaisir; et tousjours est avec la cognoissance du bien, le souvenir de la joye passée. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc, et de le vouloir estre; mais aussi sa nature est telle, que naturellement il tient le ply, que la nourriture luy donne.

Disons donc, Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles, à quoy il se nourrit et acoustume, mais seulement ce luy est naïf, à quoy sa nature simple, et non altérée l'appelle : ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la coustume, comme des plus braves (24) courtaux, qui au commencement mordent le frein, et puis après s'en jouent : et là où nagueres ils + rouyent contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, et tous fiers (25) se gorgiasent sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousjours sujets, que leurs peres ont ainsi vescu. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, et le

(24) Chevaux. — COURTAULT est un Cheval qui a crin et oreilles coupées, dit Nicot. Voyez le Dictionnaire de l'Academie Française au mot *Courtaud*.

+ *Regimbant*.

(25) *Se gorgiaser*, qui n'est plus en usage, signifie la même chose que *se panader*, dont on se sert en parlant d'une personne bien mise qui marche avec faste comme un paon qui fait la rouë. — *Gorgiaseté*, dit Nicot, est cointise et propreté en habits.

se font acroire par exemples : et fondent eux-mesmes sur la longueur, la possession de ceux qui les tyrannisent. Mais pour vray les ans ne donnent jamais droit de malfaire, ains aggrandissent l'injure. Tousjours en demeure-il quelques uns mieux nais que les autres, qui sentent le poids du joug (26), et ne peuvent tenir de le crouler, qui ne s'apprivoisent jamais de la subjection, et qui tousjours, comme Ulysse qui par mer et par terre cherchoit de voir la fumée de sa case, ne se sçavent garder (27) d'adviser à leurs naturels privileges, et de se souvenir des predecesseurs, et de leur premier estre. Ce sont volontiers ceux-là, qui ayans l'entendement net, et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme le gros populas (28), de regarder ce qui est devant

(26) Et ne peuvent s'empêcher de le *secouër*. — *Crouler*, ou *Crosler*, quater, *Nicot*, Ce mot n'est plus en usage dans un sens actif.

(27) De reflechir sur leurs privileges naturels.

(28) La vile populace. *Populas*, terme de mepris, qui semble encherir sur celui de *populace*, pourroit

leurs pieds, s'ils n'advisent et derriere et devant, et ne rameinent encores les choses passées, pour juger de celles du temps advenir, et pour mesurer les presentes. Ce sont ceux, qui ayans la teste d'eux-mesmes bien faite, l'ont encores polie par l'estude et le savoir. Ceux-là, quand la Liberté seroit entierement perdue, et toute hors du monde, l'imaginant et la sentant en leur esprit, et encores la savourant, la servitude ne leur est jamais de goust, pour si bien qu'on l'acoustre.

Le grand Turc s'est bien advisé de cela; que les livres et la doctrine donnent plus que toute autre chose, aux hommes, le sens de se reconnoistre et de hayr la Tyrannie. J'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus

bien avoir été forgé dans le Pais de l'Auteur de ce Discours; et peut-être n'en est-il jamais sorti. Je ne l'ai pas trouvé du moins dans aucun de nos vieux dictionnaires.

sçavans qu'il n'en demande. Or communément le bon zele et affection de ceux qui ont gardé malgré le temps la devotion à la Franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait, en demeure sans effect pour ne s'entreconnoistre point. La Liberté leur est toute ostée sous le Tyran, de faire et de parler, et quasi de penser. Ils demeurent tous singuliers en leurs fantasies. Et pourtant Momus ne se mocqua par trop, quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit fait, dequoy il ne luy avoit mis une petite fenestre au cœur, afin que par là l'on peust voir ses pensées. L'on a voulu dire que (29) Brute et Casse, lors qu'ils firent l'entreprise de la delivrance de Rome, ou plus tost de tout le monde, ne voulurent point que Ciceron ce grand zelateur du bien public, s'il en fut jamais, fust de la partie, et estimerent son cœur trop foible pour un fait si haut. Ils se fioyent bien de sa

(29) *Brutus* et *Cassius*, comme on parle aujourd'hui.

volonté, mais ils ne s'asseuroyent point de son courage. Et toutesfois qui voudra discourir les faits du temps passé, et les Annales anciennes, il s'en trouvera peu, ou point, de ceux, qui voyans leur pays mal mené, et en mauvaises mains, ayans entrepris d'une bonne intention de le delivrer, qu'ils n'en soyent venus à bout, et que la Liberté, pour se faire apparoistre, ne se soit elle-mesme fait espaulé. (30) *Harmode*, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement. En tel cas quasi jamais à bon vouloir ne defaut la fortune. Brute le jeune et Casse osterent bien heureusement la servitude, mais en ramenant la Liberté, ils moururent, non pas miserablement. Car quel blasme seroit-ce de dire, qu'il y ait rien eu de miserable en ces gens-là, ny en leur mort, ny en leur vie? Mais certes au grand dommage et perpetuel

(30) *Harmodius*.

malheur, et entière ruine de la Republique : laquelle certes fut, comme il me semble, enterrée avec eux. Les autres entreprises, qui ont esté faites depuis contre les autres Empe- reurs Romains, n'estoyent que des conjura- tions de gens ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconveniens qui leur sont ad- venus: estant bel à voir, qu'ils desiroyent, non pas d'oster, mais de ruiner la Couronne, pretendans chasser le Tyran, et retenir la Ty- rannie. A ceux-là je ne voudroy pas mesme qu'il leur en fust bien succédé : et suis content qu'ils ayent montré par leur exemple, qu'il ne faut pas abuser du saint nom de la Li- berté, pour faire mauvaise entreprise.

Mais pour revenir à mon propos, lequel j'avois quasi perdu, la premiere raison pour- quoy les hommes servent volontiers, est, ce qu'ils naissent serfs, et sont nourris tels. De ceste-cy en vient une autre, que aisément les

gens deviennent, sous les Tyrans, lasches et effeminez : dont je say merveilleusement bon-gré à *Hippocrates*, le grand pere de la Medecine, qui s'en est prins garde, et l'a ainsi dit en l'un de ses livres, qu'il intitule *Des maladies* (31). Ce personnage avoit certes le cœur en bon lieu, et le monstra bien alors que le grand Roy le voulut attirer près de luy à force d'offres et grands presens; et luy respondit franchement, (32) qu'il feroit grand' conscience.

(31) Ce n'est point dans celui *Des Maladies*, que nous cite ici *La Boëtie*, mais dans un autre, intitulé *De l'air, des eaux et des lieux*; où Hippocrate dit, § 41, « que les plus belliqueux des Peuples d'Asie, » Grecs ou Barbares, sont ceux qui n'étant pas gouvernez despotiquement, vivent sous les Loix qu'ils s'imposent à eux-mesmes, et qu'ou les hommes vivent sous des Rois absolus, ils sont necessairement fort timides. » On trouve les mêmes pensées plus particulièrement détaillées dans le paragraphe 40 du même ouvrage.

(32) Une maladie pestilentielle s'étant repandue dans les armées d'*Artaxerxe*, Roi de Perse, ce Prince conseillé de recourir dans cette occasion à l'assistance d'*Hippocrate*, écrivit à *Hystanes*, gouverneur de l'Hel-

de se mesler de guerir les Barbares , qui vouloyent tuer les Grecs, et de rien servir par son art à luy qui entreprenoit d'asservir la Grece. La Lettre qu'il luy envoya, se void encores aujourd'huy parmy ses autres Oeuvres, et tesmoignera pour jamais de son bon cœur, et de sa noble nature. Or il est donc certain, qu'avec la Liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gents sujets n'ont point d'allegresse au combat, ny d'aspreté. Ils vont au danger comme attachez, et tous engourdis, et par

lespont, pour le charger d'attirer Hippocrate à la cour de Perse, en lui offrant tout autant d'or qu'il voudroit, et en l'assurant de la part du Roi qu'il iroit de pair avec les plus grands seigneurs de Perse. Hystanes executa ponctuellement cet ordre : mais Hippocrate lui répondit aussi-tôt, qu'il étoit suffisamment pourvu de toutes les choses necessaires à la vie, et qu'il ne lui étoit pas permis de jouir des richesses des Perses, ni d'employer son art à guerir des barbares qui étoient ennemis des Grecs. La Lettre d'Artaxerxe à Hystanes, celle d'Hystanes à Hippocrate, et la réponse d'Hippocrate, d'où sont tirées toutes les particularitez qui composent cet article, se trouvent à la fin des Oeuvres d'Hippocrate.

maniere d'acquit : et ne sentent point bouillir dans le cœur, l'ardeur de la franchise, qui fait mespriser le peril, et donne envie de acheter par une belle mort, entre ses compagnons l'honneur de la gloire. Entre les gens libres, c'est à l'envy, à qui mieux mieux, chascun pour le bien commun, chascun pour soy : là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaite, ou au bien de la victoire. Mais les gens assujettis, outre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes autres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol, et sont incapables de toutes choses grandes. Les Tyrans connoissent bien cela : et voyans que ils prennent ce ply, (33) pour les faire mieux avachir encores leur y aident-ils.

Xenophon, Historien grave, et du premier

(33) *Pour faire qu'ils deviennent plus foibles et*

rang entre les Grecs, a fait (34) un Livret, auquel il fait parler *Simonide* avec *Hieron*, le Roy de Syracuse, des miseres du Tyran. Ce Livre est plein de bonnes et graves remonstrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que tous les Tyrans, qui ont jamais esté, l'eussent devant les yeux, et s'en fussent servis de mirouer. Je ne puis pas croire, qu'ils n'eussent reconu leurs verruës, et eu quelques hontes de leurs taches. En ce Traité il conte la peine, en quoy sont les Tyrans qui sont contraints, faisans mal à tous, se craindre de tous. Entre autres choses il dit cela, que les mauvais Roys se servent d'estrangers à la guerre, et les soudoyent, ne s'osans fier de mettre, à leurs geus (ausquels ils ont fait tort) les armes en la main. Il y a eu de bons Roys qui ont bien eu

plus lâches. — Avachir, devenir lasche comme une vache, frangi viribus ac debilitari : Nicot.

(34) Intitulé, *HIERON*, ou *Portrait de la condition des Rois.*

à leur solde des Nations estranges, comme des François mesmes, et plus encores d'autres fois qu'aujourd'huy, mais à une autre intention, pour garder les leurs, n'estimans rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce croyje, le grand Afriquain) qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un citoyen, que *desfait* cent ennemis. Mais certes cela est bien assuré, que le Tyran ne pense jamais que sa puissance luy soit assurée, sinon quand il est venu à ce poinct, qu'il n'a sous luy homme qui vaille. Donques à bon droit luy dira-on cela, que Thrason en Terence se vante avoir reproché au maistre des Elephans,

[b] Pour cela si brave vous estes,
Que vous avez charge de bestes.

Mais cette ruse des Tyrans d'abestir leurs

[b] Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?
TER. *Eunuch.* Act. III. Sc. 1. vs. 25.

Sujets ne se peut conoistre plus clairement , que par ce que Cyrus fit aux Lydiens , après qu'il se fut emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, et qu'il eut pryns à mercy Cresus, ce tant riche Roy, et l'eut emmené captif quant et soy. On luy apporta les nouvelles, que les Sardins s'estoyent revoltéz. Il les eust bien-tost réduits sous sa main. Mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre tousjours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer. Il y establit des bordeaux, (35) des tavernes et jeux publics, et fit publier ceste Ordonnance, que les habitans eussent à en faire estat. Il se trouva si bien de ceste garnison, qu'il ne luy falut jamais depuis tirer un coup d'espée contre les Lydiens. Ces pauvres gens miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux, si bien que les Latins ont tiré leur mot, et ce que

(35) *Herodote*, Edit. Gronov.

nous appellons *Passe-temps*, ils l'appellent *LVDI*, comme s'ils vouloyent dire *Lydi*. Tous les Tyrans n'ont pas ainsi déclaré si expres, qu'ils voulussent effeminer leurs hommes : mais pour vray ce que celuy-là ordonna formellement, et en effect, sous main ils l'ont pourchassé la plupart. A la vérité c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousjours plus grand dans les Villes. Il est soupçonneux à l'endroit de celuy qui l'aime, et simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il ayt nul oiseau, qui se prenne mieux à la pipée, ni poisson aucun, qui pour la friandise s'accroche plustost (36) dans le haim, que tous les peuples s'allechent vistement à la servitude pour la moindre plume, qu'on leur passe (comme on dit) devant la bouche. Et est chose merveilleuse, qu'ils se laissent aller ainsi tost, (37) mais seu-

(36) *A l'hameçon. Haim, de hams, dit Nicot, s'appelle aussi hamesson. Présentement hameçon est seul en usage.*

(37) *Pourvu seulement qu'on les chatouille.*

lement qu'on les chatouille. Les theatres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux, et autres telles drogueries, estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le prix de leur liberte, les outils de la Tyrannie. Ce moyen, ceste pratique, ces allechemens avoyent les anciens Sujets sous le joug. Ainsi les peuples (38) assottis, trouvant beaux ces passe-temps, amusez d'un vain plaisir, qui leur passoit devant les yeux, s'accoustumoyent à servir aussi niaisement, mais plus mal, que les petits enfans, qui pour voir les luisans images de Livres illuminez, apprennent à lire. Les Romains Tyrans s'adviserent encores d'un autre point, de festoyer souvent les dizaines publiques, abusant ceste canaille (comme il falloit) qui se laisse aller, plus qu'à toute chose, au plaisir de la bouche. Le plus entendu de tous n'eust pas quitté

(38) Devenus sots. *Assotir*, stolidum vel insanum fieri : *Nicot*.

son escuelle de soupe, pour recouvrer la liberté de la Republique de Platon. Les Tyrans faisoient largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce : et lors c'estoit pitié d'ouyr crier, *Vive le Roy*. Les lourdauts, n'advisoyent pas, qu'ils ne faisoient que recouvrer une partie du leur, et que cela mesme qu'ils recouvroyent, le Tyrans ne leur eust peu donner, si devant il ne l'avoit osté à eux mesmes. Tel eust amassé aujourd'huy le sesterce, tel se fust gorgé au festin public, en banissant Tibere et Neron de leur belle liberalité, qui le lendemain estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfans à la luxure, son sang mesmes à la cruauté de ces magnifiques Empereurs, ne disoit mot, non plus qu'une pierre, et ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousjours le populus a eu cela. Il est au plaisir, qu'il ne peut honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu, et au tort et à la douleur, qu'il ne peut honnestement souffrir, insensible. Je ne voy pas

maintenant: personne, qui oyant parler de *Neron*, ne tremble mesme au surnom da ce vilain monstre, de ceste orde et sale beste. On peut bien dire qu'apres sa mort aussi vilaine que sa vie, le noble Peuple Romain (39) en receut tel desplaisir (se souvenant de ses jeux et festins) qu'il fut sur le point d'en porter le dueil. Ainsi l'a escrit *Cornelle Tacite* Auteurs bon, et grave des plus, et certes croyable. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, si l'on considere, ce que ce peuple-là mesme avoit fait à la mort de Jules Cesar, qui donna congé aux Loix et à la Liberté. Auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouvé rien qui valust que son humanité; laquelle, quoy qu'on la preschast tant, fut plus 'dommageable que la plus grande cruauté du plus sauvage Tyran qui fust oncques. Pource que à la vérité ce fut ceste venimeuse douceur, qui envers

(39) *Plebs sordida et circo ac theatris sueta, simul deterrimi servorum, aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæsti. Tacit. Hist. L. I. ab initio.*

le Peuple Romain sucra la servitude. Mais après sa mort, ce Peuple-là, qui avoit encores à la bouche ses banquetts, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs et le mettre en cendres, (40) amonceloit à l'envy les bancs de la place, et puis (41) esleva une Coulonne, comme au Pere du Peuple (ainsi portoit le chapiteau), et luy fit plus d'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en devoit faire à homme du monde : si ce n'estoit possible à ceux qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les Empereurs Romains, de prendre communement le titre de *Tribun du Peuple*, tant pource que cest office estoit tenu pour saint et sacré; que aussi qu'il estoit estably pour la defence et protection du peuple, et sous la faveur de l'Estat. Par ce moyen ils s'asseuroyent, que ce Peuple

(40) *Suetone dans la Vie de Jule Cesar, § 84.*

(41) *Posteà solidam columnam prope viginti pedum lapidis Numidici in foro statuit, scripsitque. PARENTI PATRIÆ. Sueton. ibid. § 85.*

se fieroit plus d'eux, comme s'ils devoient encourir le nom, et non pas sentir les effects.

Au contraire aujourd'huy ne font pas beaucoup mieux ceux qui ne font mal aucun, mesmes de consequence, qu'ils ne facent passer devant quelque joly propos du bien commun et soulagement public. Car vous sçavez bien (ô Longa) le formulaire, duquel en quelques endroits ils pourroyent user assez finement. Mais en la pluspart certes il n'y peut avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence. Les Roys d'Assyrie, et encores après eux ceux de Mede, ne se presentoyent en public, que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doute ce populas, s'ils estoyent en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en ceste resverie les gens, qui font volontiers les imaginatifs, aux choses dequoy ils ne peuvent juger de veue. Ainsi tant de Nations, qui furent assez long temps sous cest Empire Assyrien, avec ce mystere s'accoustumerent à servir, et ser-

voient plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoient, ny à grand'peine s'ils en avoient : et craignoient tous à credit un que personne n'avoit veu. Les premiers Roys d'Egypte ne se monstroyent gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, et se masquoyent ainsi, et faisoient les basteleurs : et en ce faisant, par l'estrangeté de la chose, ils donnoient à leurs sujets quelque reverence et admiration : où aux gens qui n'eussent esté ou trop sots, ou trop asservis, ils n'eussent appresté (ce m'est avis) sinon passe-temps et risée. C'est pitié d'ouyr parler de combien de choses les Tyrans du temps passé faisoient leur profit, pour fonder leur Tyrannie : de combien de petits moyens ils se servoyent grandement, ayans trouvé ce populus fait à leur poste : auquel ils ne savoient tendre filé, qu'ils ne s'y vinsent prendre, duquel ils ont eu tousjours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assujettissoient jamais tant, que lors qu'ils s'en mocquoyent le plus.

Que diray-je d'une autre belle bourde, que les peuples anciens prindrent pour argent comptant? Ils creurent fermement, (42) que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, Roy des Epirotes, faisoit miracles, et guarissoit les malades de la rate. Ils enrichirent encores mieux le conte, que ce doigt, après qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé maugré le feu. Tousjours ainsi le peuple s'est fait luy mesmes les mensonges, pour puis après les croire. Prou de gens l'ont ainsi escrit, mais de façon, qu'il est bel à voir, qu'ils ont amassé cela des bruits de Villes, et du vilain parler du populaire. Vespasian revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'Empire, fit merveilles. (43) Il redressoit les boiteux, il rendoit clair-voyans les aveugles :

(42) Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa Vie par Plutarque, ch. 2, de la traduction d'*Amyot*.

(43) *Suetone*, dans la Vie de Vespasien, § 7.

et tout plein d'autres belles choses , ausquel-
 les qui ne pouvoit voir la faute qu'il y avoit,
 il estoit (à mon advis) plus aveugle , que ceux
 qu'il guerissoit. Les Tyrans mesmes trou-
 voyent fort estrange, que les hommes peus-
 sent endurer un homme leur faisant mal. Ils
 vouloyent fort se mettre la religion devant
 pour garde-corps, et s'il estoit possible, em-
 pruntoyent quelque eschantillon de divinité,
 pour le soustien de leur meschante vie. Donc-
 ques *Salmonée*, si l'on croit à la Sibylle de Vir-
 gile, et son enfer, pour s'estre ainsi mocqué
 des gens, et avoir voulu faire du Jupiter, en
 rend maintenant compte où elle le vid en
 l'arriere-enfer,

[c] Souffrant cruels tourmens , pour vouloir imiter
 Les tonnerres du Ciel , et feux de Jupiter.

[c] C'est une traduction de ces beaux vers latins :

*Fidi et crudeles dantem Salmonea pœnas ,
 Dum flammæ Jovis , et sonitus imitatur Olympi.*

Dessus quatre coursiers il s'en alloit branlant
(Haut monté) dans son poing un grand flambeau
brulant

Par les peuples Gregeois, et dans le plein marché
En faisant sa bravade : mais il entreprenoit
Sur l'honneur qui sans plus, aux Dieux appar-
tenoit.

L'insensé, qui l'orage et foudre inimitable
Contrefaisoit (d'airain, et d'un cours effroyable
De chevaux corne-pieds) du Pere tout puissant :
Lequel, bien tost après, ce grand mal punissant .
Lança , non un flambeau , non pas une lumiere
D'une torche de cire, avecques sa fumiére ,
Mais par le rude coup d'une horrible tempeste .
Il le porta là bas , les pieds par dessus teste.

Si celuy, qui ne faisoit que le sot, est à ceste
heure si bien traité là-bas, je croy que ceux

*Quattuor hic invectus equis, et lampada quassans,
Per Graium populos, mediæque per Elidis urbem
Ibat ovans, Divûmque poscebat honorem :
Demens ! qui nimbos et non imitabile fulmen
Ære, et cornipedum cursu simularat equorum.
At Pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit (non ille faces, nec fumea tedis
Lumina) præcipitemque immâni turbine adegit.*

VIRG. *Æneid.* L. VI. vs. 585, etc.

qui ont abusé de la Religion pour estre méchans, s'y trouveront encores à meilleurs enseignes.

Les nostres semerent en France je ne sçay quoy de tel, des *crapauts*, des *fleurs de liz*, l'*Ampoule*, l'*Oriflan*. Ce que (44) de ma part,

(44) Par tout ce que *La Boëtie* nous dit ici des *Fleurs de Liz*, de l'*Ampoule*, et de l'*Oriflan*, il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte. Et le bon *Pasquier* n'en jugeoit point autrement que *La Boëtie*. « Il y a en » chaque Republique (nous dit-il dans ses Recherches » de la France, Liv. VIII, c. 21) plusieurs histoires » que l'on tire d'une longue ancienneté, sans que le » plus du temps l'on en puisse sonder la vraie ori- » gine, et toutefois on les tient non seulement pour » véritables, mais pour grandement auctorisées et sa- » crosainctes. De telle marque en trouvons-nous plu- » sieurs tant en Grece qu'en la Ville de Rome. Et de » cette même façon avons-nous presque tiré entre » nous, l'ancienne opinion que nous eusmes de l'Au- » riflamme, l'invention de nos Fleurs de Lys que nous » attribuons à la Divinité, et plusieurs autres telles » choses, lesquelles bien qu'elles ne soient aidées

comment qu'il en soit je ne veux pas encores mescroire, puis que nous et nos ancestres n'avons eu aucune occasion de l'avoir mescro, ayans tousjours des Roys si bons en la paix, si vaillans en la guerre, que encores qu'ils naissent Roys, si semble-il qu'ils ont esté non pas faits comme les autres par nature, mais choisis par le Dieu tout-puissant, devant que naistre, pour le gouvernement et la garde de ce Royaume. Encores quand cela n'y seroit pas,

» d'Autheurs anciens, si est-ce qu'il est bien seant à
 » tout bon Citoyen de les croire pour la majesté de
 » l'Empire. » Tout cela réduit à sa juste valeur, signifie, que c'est par complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses, *ch'il crederle è cortesia*. — Dans un autre endroit du même ouvrage (*Liv. II, ch. 17*) Pasquier remarque qu'il y a eu des Rois de France qui ont eu pour Armoiries *Trois Crapaux*, mais que Clovis, pour rendre son Royaume plus miraculeux, se fit apporter par un Hermite, comme par *advertissement du Ciel*, les fleurs de Lys lesquelles se sont continuées jusques à nous. Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire. L'Auteur y déclare fort nettement et sans détour, à qui l'on doit attribuer l'invention de *Fleurs de Lys*.

si ne voudrois-je pas entrer en lice , pour debattre la verité de nos histoires, ny l'esplucher si privement pour ne tollir ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre Poësie Françoisé, maintenant non pas accoustrée, mais, comme il semble, faite toute à neuf, par nostre *Ronsard*, nostre *Baif*, nostre *du Bellay*, qui en cela avancement bien tant nostre Langue, que j'ose esperer, que bien-tost les Grecs ny les Latins n'auront gueres pour ce regard devant nous, sinon possible que le droit d'aisnesse. Et certes je ferois grand tort à nostre rithme (car j'use volontiers de ce mot, et il ne me desplaist) pource qu'encores que plusieurs l'eussent renduë mechanique, toutefois je voy assez de gens, qui sont à mesmes pour la r'anoblir, et luy rendre son prémier honneur. Mais je luy ferois, dy-je, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du Roy *Clovis*, ausquels desja je voy, ce me semble, combien plaisamment, combien à son aise s'y esgayera la veine de nostre *Ronsard* en sa

Franciade. J'entens sa portée, je conois l'esprit aigu, je sçay la grace de l'homme. Il fera ses besongnes de l'Oriflan, aussi bien que les Romains de leurs Anciles, (d) *et des boucliers du Ciel en bas jetez*, ce dit Virgile. Il mesnagera nostre Ampouille aussi bien que les Atheniens leur * panier d'Erisichthone. Il se

[d] — *Et lapsa ancilia Cœlo.*

VIRG. *Æneid.* L. VIII. vs. 664.

* Dans les deux Editions que j'ai données de LA SERVITUDE VOLONTAIRE, je n'avois pû rendre raison de ce que veut dire ici *La Boëtie* : mais un habile homme qui a mis au jour, en 1735, une traduction Angloise de cet Ouvrage, d'un style plus net, plus coulant et plus poli que l'Original, ayant mis ici une Note très-curieuse qui ne laisse rien à desirer sur cet article, la voici fidèlement traduite en faveur de ceux qui pourroient ignorer comme moi, ce que c'est que *le panier d'Erisichthone*.

« CALLIMAQUE dans son *Hymne à Cérés* parle d'une
 « Corbeille qu'on supposoit descendre du Ciel, et qui
 » étoit portée sur le soir dans le Temple de cette
 » Déesse, lorsqu'on célébroit sa Fête. *Suidas* sur le
 » mot Κανφορέϊ, *Porteurs de Corbeilles*, dit que la
 » cérémonie des Corbeilles fut instituée sous le Regne
 » d'Erisichthon, et c'est peut-être sur cela que La Boë-

parlera de nos amies encores dans la tour de Minerve. Certes je serois outrageux de vouloir desmentir nos livres, et de courir ainsi sur les terres de nos Poëtes. Mais pour revenir d'où je ne sçay comment j'avois destourné le fil de mon propos, a-t-il jamais esté que les Tyrans, pour s'asseurer, n'ayent toujours tasché d'accoustumer le peuple envers eux, non pas seulement à l'obeissance et servitude, mais encores à devotion? Donques ce que j'ay dit jusques icy, qui aprend les gens à servir volon-

» tie s'est avisé de l'appeller *Panier d'Eresichthone*. Il
 » peut sembler d'ailleurs, que c'est à quoi Callimaque
 » fait allusion dans son Hymne, ↓ 32, où il dit qu'*E-*
 » *resichthon prit une resolution plus impie*, à présent
 » qu'Eresichthon insulte Cérés, et coupe un Arbre con-
 » sacré à cette Déesse : dont il fut puni par une Faim
 » insatiable, comme *Ovide* le rapporte fort au long
 » vers la fin du VIII^e Livre de ses *Metamorphoses*, d'a-
 » près Callimaque de qui *Ovide* a emprunté cette Fable
 » —C'est ainsi que le Traducteur Anglois a tasché d'é-
 » claircir cet endroit de *La Servitude Volontaire*, sur
 » lequel *M. Coste* n'avoit point fait de note, et qui
 » paroist assez obscur, de la maniere que *La Boëtie* a
 » trouvé bon de l'exprimer.

tiers, ne sert gueres aux tyrans, que pour le menu et grossier populaire. Mais maintenant je viens à mon advis à un poinct lequel est le secret et (45) le resourd de la domination, le soustien et fondement de la Tyrannie. Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet, garde les Tyrans, à mon jugement se trompe fort : ils s'en aydent, comme je croy, plus pour la formalité et espouvantail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les Archers gardent d'entrer dans les Palais les malhabiles, qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez, qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes des Empereurs Romains il est aisé à compter, qu'il n'y en a pas eu tant, qui ayent eschappé quelque danger par le secours de leurs Archers, comme de ceux-là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes de gens à cheval, ce ne sont pas les compagnies de gens à pied, ce ne sont pas les armes, qui defendent

(45) *Le ressort.*



le Tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup : toutesfois il est vray. Ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le Tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le pays tout en servage. Tousjours il a esté, que cinq ou six ont eu l'oreille du Tyran, et s'y sont approchez d'eux-mêmes, ou bien ont esté apellez par luy, pour estre les complices de ses cruauttez, les compagnons de ses plaisirs, macque-reaux de ses voluptez, et communs au bien de ses pilleries. Ces six adressent si bien leur Chef, qu'il faut pour la société, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancez, mais encores des leurs. Ces six ont six cens, qui profitent sous eux, et font de leurs six cens ce que les six font au Tyran. Ces six cens tiennent sous eux six mille, qu'ils ont eslevez en estat, ausquels ils ont fait donner, ou le gouvernement des Provinces, ou le manie-ment des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté, et qu'ils l'executent quand il sera temps, et facent tant de mal

d'ailleurs, que ils ne puissent durer que sous leur ombre, ny s'exempter que par leur moyen des Loix et de la peine. Grande est la suyte, qui vient après de cela. Et qui voudra s'amuser à devuyder ce filet, il verra, que non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par ceste corde, se tiennent au Tyran, s'aydant d'icelle, comme en Homere Jupiter qui se vante, s'il tire la chaîne, d'amener vers soy tous les Dieux. Delà venoit la creuë du Senat sous Jule, l'establissement de nouveaux estats, élection d'offices, non pas certes, à bien prendre, reformation de la Justice, mais nouveaux soustiens de la Tyrannie. En somme l'on en vient là par les faveurs, par les gains, ou regains que l'on a avec les Tyrans, qu'il se trouve quasi autant de gens, ausquels la tyrannie semble estre profitable, comme de ceux, à qui la Liberté seroit agreable. Tout ainsi que les Medecins disent, qu'à nostre corps s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre

endroit (46) il s'y bouge rien, il se vient aussi tost rendre vers ceste partie verueuse : Pareillement deslors qu'un Roy s'est declaré Tyran, tout le mauvais, toute la lie du Royaume, je ne dy pas un tas de larronneaux, et (47) d'essorillez, qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une Republique : mais ceux qui sont taxez d'une ardente ambition, et d'une notable avarice, s'amassent autour de luy, et le soustiennent, pour avoir part au butin, et estre sous le grand Tyran, tyranneaux eux-mesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux coursaires. Les uns descouurent le pays, les autres (48) chevalet les voyageurs,

(46) *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur. — De Bouge, qui, selon Nicot, signifie ce qui est comme renflé, et sortant en tumeur, — est venu bouger dans le sens qu'on l'employe ici.*

(47) *De faquins, de gens perdus de reputation, qui ont été condamnez à avoir les oreilles coupées. — Essorillez ou Essareillez, Rei auribus dimittenti : Nicot.*

(48) *Poursuivent les voyageurs pour les détrousser. Chevaler un homme, comme on chevale les perdrix, captare : Nicot.*

les uns sont en embusche, les autres au guet, les uns massacrent, les autres despoillent, et encores qu'il y ait entre eux des prééminences, et que les uns ne soyent que valets, et les autres les chefs de l'assemblée, si n'en y a-il à la fin pas un, qui ne se sente du principal butin, au moins de la recherche. On dit bien que les Pirates Ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eux Pompée le grand. Mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles Villes et grandes Citez, aux havres desquelles ils se mettoyent en grande seureté, revenant des courses, et pour recompense leur bailloyent quelque proufit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le Tyran asservit les Sujets les uns par le moyen des autres, et est gardé par ceux, desquels, s'ils valoient rien, il se devoit garder, mais, comme on dit, pour fendre

le bois il se fait des coings du bois mesme. Voila ses Archers, voila ses Gardes, voila ses Hallebardiers. Il n'est pas qu'eux-mesmes ne souffrent quelquefois de luy. Mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu et des hommes, sont contens d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en fait; mais à ceux qui en endurent comme eux, et qui n'en peuvent mais. Et toutesfois voyant ces gens-là, qui (49) naquent le Tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie, et de la servitude du peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté; et quelquefois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est-ce autre chose de s'approcher du Tyran, sinon que de se tirer plus arriere de la Liberté, et (par maniere de dire) serrer à deux

(49) *Flattent le Tyran, lui font servilement la Cour.* Du temps de Nicot on appelloit *Naquet* le Garçon, qui dans le Jeu de Paume sert les Joueurs: et c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'a été formé *Naqueter*, ou *Nacqueter*, qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Academie Française*.

mainz et embrasser la servitude ? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition , qu'ils se deschargent un peu de leur avarice : et puis , qu'ils se regardent eux-mêmes , qu'ils se reconnoissent , et ils verront clairement , que les villageois , les paysans , lesquels tant qu'ils peuvent , ils fouillent aux pieds , et en font pis que des forsats ou esclaves : ils verront , dis-je , que ceux-là ainsi mal-menez , sont tout-à-fois au prix d'eux fortunez , et aucunement libres. Le Laboureur et l'Artisan , pour tant qu'ils soyent asservis , en sont quittes , en faisant ce qu'on leur dit. Mais le tyran void les autres qui sont prés de luy , coquinans et mendians sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils facent ce qu'il dit , mais qu'ils pensent ce qu'il veut , et souvent , pour luy satisfaire , qu'ils previennent encores ses pensées. Ce n'est pas tout à eux de luy obeyr , il faut encores luy complaire ; il faut qu'ils se rompent , qu'ils se tourmentent , qu'ils se tuent à travailler en ses affaires , et puis qu'ils se plaisent

de son plaisir, qu'ils laissent leur goût pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despoillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux : qu'ils n'ayent ni yeux, ni pieds, ni mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontez, et pour descouvrir ses pensées. Cela est-ce vivre heureusement? Cela s'appelle-il vivre? Est-il au monde rien si insupportable que cela? Je ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un qui ait le sens commun, ou sans plus, la face d'un homme. Quelle condition est plus miserable, que de vivre ainsi, qu'on n'ait rien à soy, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie?

Mais ils veulent servir pour gagner des biens : comme s'ils pouvoient rien gagner qui fust à eux, puis que ils ne peuvent pas dire d'eux, qu'ils soyent à eux-mesmes. Et

comme si aucun pouvoit rien avoir de propre sous un Tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eux, et ne se souviennent pas, que ce sont eux, qui luy donnent la force, pour oster tout à tous, et ne laisser rien, qu'on puisse dire estre à personne. Ils voyent que rien ne rend les hommes sujets à sa cruauté, que les biens : qu'il n'y a aucun crime envers luy digne de mort que le dequoy * : qu'il n'aime que les richesses : ne desfait que les riches ; qui se viennent presenter comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins et refaits, et luy en faire envie. Ces favoris ne se doyvent pas tant souvenir de ceux qui ont gagné autour des Tyrans beaucoup de biens, comme de ceux qui ayans quelque temps amassé, puis après y ont perdu et les biens et la vie. Il ne leur doit pas venir en l'esprit, combien d'autres y ont gagné de richesses,

* *Que de posséder quelque chose. On dit encore dans le même sens, en certaines provinces, avoir de quoi.*

mais combien peu ceux-là, les ont gardées. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires, qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance, et on verra tout à plein, combien est grand le nombre de ceux qui ayans gagné par mauvais moyens l'oreille des Princes, et ayans ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceux-là mesmes ont esté aneantis, et autant que ils avoyent trouvé de facilité, pour les eslever, autant puis après y ont-ils trouvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement en si grand nombre de gens, qui ont esté jamais prés des mauvais Roys, il en est peu, ou comme point, qui n'ayent essayé quelquefois en eux-mesmes la cruauté du Tyran, qu'ils avoyent devant attisée contre les autres : le plus souvent s'estans enrichis, sous ombre de sa faveur, des despoilles d'autruy, ils ont eux-mesmes enrichy les autres de leur despoille.

Les gens de bien mesmes, si quelquefois il s'en trouve quelcun aimé du Tyran, tant soyent-ils avant en sa grâce, tant reluisse en eux la vertu et intégrité, qui voire aux plus meschans donne quelque reverence de soy, quand on la void de prés : mais les gens de bien mesmes ne sauroyent durer, et faut qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la Tyrannie. Un Seneque, (50) un Burre, un Trazée, (51) ceste terne de gens de bien, desquels mesme les deux leur mauvaise fortune les approcha d'un Tyran, et leur mit en main le manient de ses affaires : tous deux estimez de luy, et chervis, et encores l'un l'avoit nourri, et avoit pour gage de son amitié, la nourriture de son enfance : mais ces trois-là sont suffisans temoins par leur cruelle mort, combien il y a

(50) Un Burrhus, un Thraseas.

(51) Ce *Trio*, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave et sérieux, ce que l'Usage défend absolument :

peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et, à la verité, quelle amitié peut-on esperer en celuy qui a bien le cœur si dur, de haïr son Royaume, qui ne fait que luy obeyr; et lequel, (52) pour ne se savoir pas encores aimer, s'appovrit luy-mesme, et destruit son Empire?

(52) Car un Roi qui auroit les yeux ouverts sur ses intérêts, ne sauroit s'empêcher de voir, qu'en appauvrissant ses Sujets, il s'appauvrirait aussi certainement lui-même, qu'un Jardinier qui après avoir cueilli le fruit de ses Arbres, les couperait pour les vendre. C'est ce qu'Alexandre le Grand comprit si bien, qu'il se fit une loi de n'imposer aux Peuples qu'il conquit en Asie, que le même tribut qu'ils avoient accoutumé de payer à Darius: sur quoi quelqu'un lui ayant remontré, qu'il pouvoit tirer de plus gros revenus d'un si grand Empire, il répondit, *Qu'il n'aimoit pas le Jardinier qui coupeit jusqu'à la racine des Choux dont il ne devoit cueillir que les feuilles.* Cette réponse est fondée sur le simple sens commun: cependant on trouve dans l'Histoire quantité de Princes qui ont mieux aimé suivre l'exemple du Jardinier qui s'avise sottement de tarir lui-même la source de son revenu, que d'imiter la sage modération d'Alexandre, par laquelle il s'assuroit un fonds de richesses inépuisable.

Or si on veut dire, (53) que ceux-là pour avoir bien vécu sont tombez en ces inconveniens, qu'on regarde hardiment autour (54) de celuy-là mesme, et on verra que ceux qui vindrent en sa grace, et s'y maintindrent par meschancetez, ne furent pas de plus longue durée. Qui a osy parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre? Qui a jamais leu d'homme si obstinément acharné envers femme, que de celuy-là envers Poppée? Or fut elle après (55) empoisonnée par luy-mesme.

(53) Que Burrhus, Seneque et Thraseas ne sont tombez dans ces inconveniens que pour avoir été gens de bien.

(54) De Neron.

(55) Selon Suetone et Tacite, Neron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse. *Poppæam*, dit le premier dans la Vie de Néron, § 35, *unicè dilexit: et tamen ipsam quoque ictu calcis occidit*. Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable, que quelques Ecrivains ont publié, que Poppée avoit été empoisonnée par Neron. *Poppæa*, dit-il, *mortem obit fortuitâ mariti iracundiâ, à quo gravida ictu calcis afflictâ est. Neque enim venenum crediderim, quamvis*

Agrippine sa mere avoit tué son mary *Claude*, pour luy faire place en l'Empire. Pour l'obliger elle n'avoit jamais fait difficulté de rien faire ny de souffrir. Donc son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main, (56) après l'avoir souvent fallie, luy osta la vie : et n'y eut lors personne, qui ne dist, qu'elle avoit fort bien merité ceste punition, si c'eust esté par les mains de quelque autre, que de celuy qui la luy avoit baillée. Qui fut oncques plus aisé à manier, plus simple, pour le dire mieux, plus vray niaiz, que *Claude l'Empereur*? Qui fut oncques plus coiffé de femme que luy de *Messaline*? Il la mit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousjours aux Tyrans, s'ils en ont à ne savoir bien faire. Mais je ne say comment à la fin, pour user de cruauté, mesmes envers ceux qui leur sont prés, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme

quidam Scriptores tradant odio magis quàm ex fide.
Annal. L. XVI, *ab initio.*

(56) Voyez *Suetone* dans la Vie de *Neron*, §. 34.

s'éveille. Assez commun est le beau mot (57) de cestuy-là, qui voyant la gorge descouverte de sa femme, qu'il aimoit le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu vivre, il la caressa de ceste belle parole, *Le beau col sera tantost coupé, si je le commande*. Voila pourquoy la pluspart des Tyrans anciens estoient communément tuez par leurs favoris, qui ayans conu la nature de la Tyrannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du Tyran, comme ils se desfioient de sa puissance. Ainsi fut tué Domitian (58) par Estienne, Commode (59) par une de ses amies mesmes, (60) Antonin par Marin, et de mesme quasi tous les autres.

(57) De *Caligula*, lequel, dit Suetone dans sa Vie, § 33, *Quoties uxoris vel amiculæ collum exoscularetur. addebat: Tam bona cervix, simul ac jussero, demetur.*

(58) Suetone; dans la Vie de *Domitien*, § 17.

(59) Qui se nommoit *Marcia*: Herodien, L. I.

(60) *Antonin Caracalla*, qu'un Centurion nommé *Martial* tua d'un coup de poignard, à l'instigation de *Macrin*, comme on peut voir dans *Herodien*, L. IV,

C'est cela, que certainement le Tyran n'est jamais aimé, ny n'aime. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose sainte, elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, ne se prend que par une mutuelle estime : elle s'entretient, non tant par un bienfait, que par la bonne vie. Ce qui rend un ami assuré de l'autre, c'est la connoissance qu'il a de son intégrité. Les respondans qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, et la constance. Il n'y peut avoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'injustice. Entre les meschans quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compagnie. Ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent. Ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

vers la fin. — C'est sans doute l'Imprimeur qui a mis ici *Murin* au lieu de *Macrin*. Estienne de La Boétie ne pouvoit pas se tromper au nom de *Macrin*, trop connu dans l'Histoire, puisqu'il fut élu Empereur à la place d'Antonin Caracalla.

Or quand bien cela n'empescheroit point, encores seroit-il mal-aisé de trouver en un Tyran un'amour assurée : parce qu'estant au dessus de tous, et n'ayant point de compagnon, il est desja au de là des bornes de l'amitié, qui a son gibier en l'equité, qui ne veut jamais clocher, ains est toujours esgale. Voila pourquoy il y a bien (ce dit-on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compagnons, et que s'ils ne s'entr'aiment, au moins ils s'entrecraignent : et ne veulent pas, en se desunissant, rendre la force moindre. Mais du Tyran ceux qui sont les favoris ne peuvent jamais avoir aucune assurance, de tant qu'il a apprius d'eux-mesmes qu'il peut tout, et qu'il n'y a ny droit ny devoir aucun qui l'oblige, faisant son estat de compter sa volonté pour raison, et n'avoir compagnon aucun, mais d'estre de tous maistre. Donques n'est-ce pas grand'pitié, que voyant tant d'exemples apparens, voyant le danger si present, per-

sonne ne se vueille faire sage aux despens d'autrui? et que tant de gens s'approchent si volontiers des Tyrans, qu'il n'y ait pas un, qui ait l'adviseement et la hardiesse de leur dire, ce que dit (comme porte le conte) le Renard au Lyon, qui faisoit le malade : *je t'irois voir de bon cœur en ta tanière : mais je voy assez de traces de bestes, qui vont en avant vers toy, mais en arrière qui reviennent, je n'en voy pas une.*

Ces miserables voyent reluire les thresors du Tyran, et regardent tous estonnez les rayons de sa braverie, et allechez de ceste clarté ils s'approchent et ne voyent pas qu'ils se mettent dans la flamme, qui ne peut faillir à les consumer. Ainsi le Satyre indiscret (comme disent les fables) voyant esclairer le feu trouvé par le sage Prométhé, (61) le

(61) Ceci est pris d'un traité de Plutarque, intitulé

trouva si beau, qu'il l'alla baiser, et se brusler. Ainsi le Papillon, qui esperant jouyr de quelque plaisir, se met dans le feu, pource qu'il reluit, il esprouve l'autre vertu, cela qui brusle, ce dit le Poëte Lucan. Mais encores mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais du Roy qui vient après. S'il est bon, il faut rendre compte, et reconnoistre au moins lors la raison. S'il est mauvais, et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ait aussi bien ses favoris, les plus communément ne sont pas contens d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encores le plus souvent et les biens et la vie. Se peut-il donc faire qu'il se trouve aucun qui, en si grand peril, avec si peu d'assurance, vueille prendre ceste malheureuse

Comment on pourra recevoir utilité de ses Ennemis, ch. 2, de la traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles : Le Satyre voulut baiser et embrasser le feu la premiere fois qu'il le vid : mais Prometheus luy cria ; Bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brusle quand on y touche.

place, de servir en si grande peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est-ce, vray Dieu? Estre nuict et jour après pour songer pour plaire à un, et neantmoins se craindre de luy plus que d'homme du monde: avoir tousjours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embuaches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de tous, n'avoir aucun ny ennemy ouvert, ny amy assuré: ayant tousjours le visage riant et le cœur transy: ne pouvoir estre joyeux, et n'oser estre triste?

Mais c'est plaisir de considerer qu'est-ce qui leur revient de ce grand tourment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de ceste miserable vie! Volontiers le peuple du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le Tyran, mais ceux qui le gouvernement. Ceux là, les

peuples, les Nations, tout le monde à l'en-
 jusques aux paysans, jusques aux laboureurs,
 ils savent leurs noms, ils deschiffrent leurs
 vices, ils amassent sur eux mille outrages,
 mille vilénies, mille maudissons. Toutes leurs
 oraisons, tous leurs vœux sont contre ceux-
 là. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes
 les famines, ils les leur reprochent : et si quel-
 quefois ils leur font par apparence quelque
 honneur, lors mesmes ils les mangèrent en
 leur cœur, et les ont en horreur plus estrange,
 que les bestes sauvages. Voila la gloire, voila
 l'honneur qu'ils reçoivent de leur service en-
 vers les gens, desquels quand chacun auroit
 une piece de leur corps, ils ne seroyent pas
 encores (ce semble) satisfaits, ny à demy saou-
 lez de leur peine. Mais certes encores après
 qu'ils sont morts, ceux qui viennent après,
 ne sont jamais si paresseux, que le nom de
 ces (62) *Mange-peuples* ne soit noircy de

(62) C'est le titre qu'on donne à un Roi dans *Homere*

l'encre de mille plumes, et leur reputation deschirée dans mille livres, et les os mesmes, par maniere de dire, traitez par la posterité, les punissant encores après la mort de leur meschante vie! Apprenons donques quelque-fois, apprenons à bien faire : levons les yeux vers le ciel, ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout-puissant, assureté tesmoin de nos faits, et juste juge de nos fautes. De ma part, je pense bien,

(*Δημόβορος Βασιλεύς Iliad. A. vs. 231.*) et dont *La Boëtie* regale très-justement ces Premiers Ministres, ces Intendants ou Surintendants des Finances qui par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le Peuple, gâtant et depeuplant les Païs dont on leur a abandonné le soin, font bien-tôt d'un puissant Royaume où fleurissoient les Arts, l'Agriculture, et le Commerce, un Desert affreux où regne la Barbarie, et la Pauvreté, jettent le Prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de Sujets, et méprisable à ses Voisins. Ce sont là des *Mangeurs de Peuple* qui aiment bien moins les Hommes qu'un Jardinier n'aime les Arbres de son Jardin. Aussi ne songent-ils qu'à profiter du dégât qu'ils font, sans se mettre en peine de ce qui pourra arriver au Jardin, ou au Maître du Jardin.

et ne suis pas trompé puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout liberal et debonnaire, que la tyrann e , qu'il reserve bien là-bas à part pour les Tyrans, et leurs complices, quelque peine particuliere.



C. J. ...
...
...
...
...



61623899

J



DE LA
SERVITUDE

VOLONTAIRE

Par Estienne de La Boétie

(1548)

AVEC UNE PRÉFACE

DE F. DE LA MENNAIS

(1835)

— 000 —
DEUXIÈME ÉDITION.
— 000 —

PARIS,

PAUL DAUBRÉE ET CAILLEUX, ÉDITEURS,

RUE DU BOULOI, N. 23, HÔTEL DES DOMAINES.

—
1835



La est poble en septiembre 1874, en la casa de Sr.
Jorge, en la calle de San Juan, en la casa de Sr.
Antonio de la Cruz.

OEUVRES

DE M. F. DE LA MENNAIS.

	fr. c.
ESSAI SUR L'INDIFFERENCE EN MATIÈRE DE RELIGION, suivi de la Défense, 5 vol. in-8°.....	27 »
LE MÊME, 5 vol. in-12.....	12 50
PREMIERS MÉLANGES, contenant les Réflexions sur l'état de l'Église en France, 1 vol. in-8°.....	5 »
SECONDS MÉLANGES, 1 vol. in-8°.....	5 »
TROISIÈMES MÉLANGES, contenant des morceaux inédits et les articles publiés dans <i>l'Avenir</i> , précédés d'une préface de plus de cent pages (février 1835), 1 vol. in-8°.....	7 50
DE LA RELIGION considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil, 1 vol. in-8°.....	5 »
PROGRÈS DE LA RÉVOLUTION ET DE LA GUERRE contre l'Église, 1 vol. in-8°.....	4 75
PREMIÈRE ET SECONDE LETTRES adressées à Mgr l'archevêque de Paris, brochures in-8°.....	2 »
SOMMAIRE D'UN SYSTÈME DES CONNAISSANCES HUMAINES, brochure in-8°.....	» 50
IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, traduction nouvelle, avec Réflexions à la fin de chaque chapitre, 1 vol. in-32, vélin, 5 gravures par Deveria.	3 75
LA MÊME, in-32 ordinaire, 1 gravure.....	2 60
LA MÊME, in 18 vélin, 5 gravures par Dev.....	3 75
LA MÊME, in-18 ordinaire, 1 gravure.....	2 60
LA MÊME, 1 vol. in-8°, 5 gravures par Dev. Édition de choix.....	15 »
LA MÊME, 1 vol. in-4°, 5 gravures par Dev. Édition de luxe.....	30 »
LA MÊME, 1 vol. in-1°, 5 gravures par Dev. Édition de luxe.....	50 »
JOURNÉE DU CHRÉTIEN, ou Moyen de se sanctifier au milieu du monde, 1 vol. in-16, vélin.....	3 60
LA MÊME, in-16, papier ordinaire.....	2 60
GUIDE SPIRITUEL, 1 vol. in-24.....	1 »
GUIDE DU PREMIER ÂGE, 1 vol. in-24.....	1 20
LE MÊME, 1 vol. in-18.....	1 40
LE MÊME, 1 vol. in-16.....	1 »
PAROLES D'UN CROYANT, 1 vol. in-8°.....	6 »
LES MÊMES, 1 vol. in-18, vélin.....	3 50
LES MÊMES, nouv. édit. populaire.....	» 60
LETTRES D'ATTICUS, 1 vol. in-12.....	3 »
LES MÊMES, papier vélin.....	5 »
LETTRES, sur les quatre articles dits du Clergé de France, par le cardinal Litta, 1 vol. in-12.....	2 50
LES MÊMES, papier vélin.....	3 75
PORTRAIT DE LA MENNAIS, par Paulin Guerin, in-f°.....	2 »
LE MÊME, papier de Chine.....	3 »

ÉTUDES ET NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR F. DE LA MENNAIS, par Edmond ROBINET; 1 vol. in-8°.....	2 50
---	------